Boursault, Edme
Le mercure galant

LE MERCURE *GALANT*, OU *LA COMÉDIE* SANS TITRE,

COME'DIE

EN VERS, ET EN CINQ ACTES.

PAR MONSIEUR POISSON.

NOUVELLE ÉDITION.



À PARIS,

PAR LA COMPAGNIE DES LIBRAIRES.

M. DCC. LXXII.

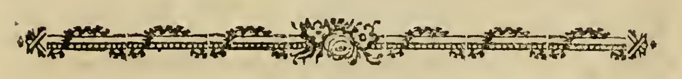
ACTEURS.

ORONTE, Gentilhomme, cousin de l'Auteur du Mercure Galant, & amant de Cécile.
Mr. DE BOISLUISANT, pere de Cécile.
CE'CILE, maîtresse d'Oronte.
MERLIN, valet d'Oronte.
LISETTE, suivante de Cécile.
Mr. MICHAUT.
Mme. GUILLEMOT.
LONGUEMAIN, Receveur des Gabelles.
BONIFACE, Imprimeur.
Mr. DE LAMOTTE, amant de Claire.
CLAIRE, maîtresse de Mr. de Lamote.
DU MESNIL, Professeur de Langues.
Mr. BRIGANDEAU, Procureur du Châtelet.
Mr. SANGSUE, Procureur de la Cour.
DU PONT, Empirique.
Mme. DE CALVILE, veuve.
LE MARQUIS.
ORIANTE, } Sœurs, qui ont appris l'art
ÉLISE, } de se taire.
BEAUGENIE, Poëte.
LA RISSOLE, Soldat.
DEUX LAQUAIS.

La Scène est dans la Maison de l'Auteur du Mercure Galant.



LE MERCURE GALANT, OU LA COMÉDIE SANS TITRE, COMEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Cecile est arrivée ?

MERLIN.

Oui, la chose est certaine.

ORONTE.

Et tu dis qu'elle loge. —

MERLIN.

A l'Hôtel de Touraine.
Je vous l'ai déja dit cinq ou six fois.

ORONTE.

Hélas!
Redis-le moi sans cesse, & ne t'en lasse pas.
Quoique tu puisses faire, il seroit impossible
De me rien annoncer qui me soit plus sensible.
T'a-t-elle vu?

MERLIN.

Vraiment, tout comme je vous voi.

ORONTE.

T'a-t-elle parlé?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Tout de bon?

MERLIN.

Non, ma foi.
Car depuis le Pont-neuf, où je l'ai rencontrée,
Jusqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée,
Son pere, encor galant, la tenant par la main,
Un mot qu'elle m'eût dit, trahissoit son dessein.
Sa langue s'est contrainte, & je n'ai rien sçu d'elle:
Mais ses yeux plus hardis jouoient de la prunelle;
Et si de leur jargon je suis bon truchement,
Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement.
Elle est grosse. —

ORONTE.

Elle est grosse! une vertu si pure
Recevoir d'un coquin cette mortelle injure!
Cécile grosse! Ah! traître, un mensonge si noir. —

MERLIN.

Tout doux, Monsieur; j'entends grosse de vous revoir.
Cécile est toujours jeune, & je la crois fidelle;
Mais mon expression est aussi pure qu'elle.
On dit gros de vous voir, gros de boire avec vous.

ORONTE.

Que ne me parlois-tu, sans me mettre en courroux?
Grosse m'assassinoit, la suite me console.

MERLIN.

Vous m'avez, dans la bouche, arrêté la parole.
Dire Cécile est grosse, & ne pas achever,
Je sçais bien que d'abord cela donne à rêver;
Que sur cette matiere une équivoque blesse,
Et qu'enfin la plus sage est sujette à foiblesse.

ORONTE.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ?

MERLIN.

Non.

ORONTE.

Que ſon indifférence a de cruauté !

MERLIN.

Bon :

Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être,
M'auroit-elle jetté ceci par la fenêtre ?

ORONTE.

Qu'eſt-ce ?

MERLIN.

Un quadruple.

ORONTE.

A toi ?

MERLIN.

C'eſt la premiere fois.

Encor ſuis-je trompé, car il n'eſt pas de poids.
Je ſerai bien heureux ſi j'en ai trois piſtoles.

ORONTE.

Tiens, ne perds point de tems en de vaines paroles :
Prends ces quatre louis, & me fais ce préſent.

MERLIN, *après avoir pris les quatre louis.*

Pour vous le refuſer, je ſuis trop complaiſant.
Je vous l'offre.

ORONTE.

Il ſuffit qu'il ſoit de ce que j'aime,
Il m'eſt cher. Juſte Ciel ! ma ſurpriſe eſt extrême ;
Un louis peſe plus que ce quadruple-là.
Cécile avoit ſa vue en te jettant cela.
Avec autant d'eſprit que j'en trouve à Cécile,
Un objet ſi charmant ne fait rien d'inutile ;
Et puiſque ſon deſir eſt de me rendre heureux. —
Ah ! Merlin, je me trompe, ou ce quadruple eſt creux.
Je ne me trompe point, il eſt creux ; oui, ſans doute ;
Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens, écoute.

MERLIN.

Oui, j'entends remuer quelque choſe.

ORONTE.

Ah, Merlin !

Qu'elle a d'eſprit !

MERLIN.

D'accord ; mais il eſt bien malin.

C'eſt en ſçavoir beaucoup à ſon âge.

ORONTE.

Elle charme.

Son esprit me ravit, sa beauté me désarme;
Le Ciel en la formant épuisa ses trésors;
Elle a l'ame, Merlin, belle comme le corps:
Plus on la considere, & plus on y découvre. —

MERLIN.

Voyez, sans perdre tems, comment sa piéce s'ouvre;
La chose est curieuse à sçavoir.

ORONTE.

C'est par-là.
Justement, j'apperçois son billet: le voilà.

IL LIT.

J'arrivai hier au soir à Paris avec mon pere, qui est plus entêté que jamais de l'Auteur du Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal au sien. Si vous avez fait ce que je vous ai mandé par ma derniere lettre, nos affaires sont dans le meilleur état du monde.

Jusqu'ici, pour mes feux, tout est de bon augure.
Je suis cousin germain de l'Auteur du Mercure;
Et pour contribuer au succès de mes feux,
Il en use sans doute en parent généreux.
Quel zèle plus ardent peut-on faire paroître?
De son logis entier il me laisse le maître.
Déja depuis trois jours, sans avoir son talent,
Je passe pour l'Auteur du Mercure Galant;
Et selon l'apparence, il me sera facile
De plaire sous ce nom au pere de Cécile.
Jamais rien à mon sens, ne fut mieux inventé.

MERLIN.

Oui, pour vous; mais pour moi, j'en suis fort dégoûté.

ORONTE.

La raison.

MERLIN.

Croyez-vous ma cervelle assez bonne
Pour résister long-tems à l'emploi qu'on me donne?
Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main:
Je sers de Sécretaire à tout le genre-humain.
Fable, Histoire, Aventure, Enigme, Idile, Eglogue,
Epigrame, Sonnet, Madrigal, Dialogue,
Noces, Concerts, Cadeaux, Fêtes, Bals, Enjoûmens,
Soupirs, Larmes, Clameurs, Trépas, Enterremens;
Enfin, quoi que ce soit que l'on nomme nouvelle,
Vous m'en faites garder un mémoire fidele.
Je me tue, en un mot, puisque vous le voulez.

ORONTE.

Crois-moi, cinq ou six jours sont bien-tôt écoulés,

Tu sçais que Licidas, pour me rendre service,
Me fait de sa fortune un entier sacrifice :
A son propre intérêt il préfére le mien ;
Et je serois ingrat de négliger le sien.
Je te l'ai déja dit ; une de mes surprises,
C'est de voir tant de gens dire tant de sottises.
Licidas est le seul, délicat comme il est,
Qui puisse avec tant d'art démêler ce qui plaît.
Depuis deux ou trois jours que je le réprésente,
Je ne vois que des fous d'espece différente :
L'un, qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but;
Croit que, hors du Mercure, il n'est point de salut.
L'autre, dans la Musique ayant quelque science,
Croit de celle du Roi mériter l'Intendance.
Celui-ci, d'une énigme ayant trouvé le mot,
Se croit un grand génie, & souvent n'est qu'un sot.
Cet autre, d'un Sonnet ayant donné les rimes,
Croit tenir un haut rang chez les esprits sublimes :
Enfin, pour être fou, j'entends fou confirmé,
A l'envi l'un de l'autre on veut être imprimé.
As-tu, chez le Libraire, appris quelques nouvelles ?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Et de qui ?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles ;
Qui n'ayant pas trouvé ses profits assez grands,
A fait un petit vol de deux cens mille francs.
Qui pourroit de sa route avoir un sûr mémoire,
Auroit pour droit d'avis mille louis pour boire.
Voyez.

(*Il donne un papier à Oronte.*)

ORONTE.

Mille louis ? C'est un homme perdu.

MERLIN.

Plût à Dieu les avoir, & qu'il fut bien pendu !

ORONTE.

Cela, qu'est-ce ?

MERLIN.

Un portrait d'une jeune Duchesse,
Qui se fait distinguer par sa délicatesse.
Un pli qui par hasard est resté dans ses draps,
Lui semble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras.
Il n'est point de repas qui pour elle ait des charmes,
Si l'on met de travers l'écusson de ses armes :
Qui lui porte un bouillon trop doux, ou trop salé,

D'auprès de sa personne est sûr d'être exilé ;
Et même elle refuse, étant fort enrhumée,
De prendre un lavement lorsqu'il sent la fumée.
Mais, chut. Un Gentilhomme entre ici.

SCENE II.

Mr. MICHAUD, ORONTE, MERLIN.
Mr. MICHAUD.

Serviteur.
N'êtez-vous pas l'Auteur du Mercure ?
ORONTE.
à Merlin. Oui, Monsieur.
Laisse-nous.
Mr. MICHAUT.
Le Mercure est une bonne chose !
On y trouve de tout, Fable, Histoire, Vers, Prose ;
Siéges, combats, Procès, Mort, Mariage, Amour,
Nouvelles de Province, & nouvelles de Cour.
Jamais Livre, à mon gré, ne fut plus nécessaire.
ORONTE.
Je suis ravi, Monsieur, qu'il ait l'heur de vous plaire.
Je ne le cele point, j'ai toujours souhaité
Les applaudissemens des gens de qualité.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte. —
Mr. MICHAUT.
Vous trouvez donc, Monsieur, que j'ai l'air grand ?
ORONTE.
Sans doute
Vous êtes fort bien fait, on ne peut l'être mieux.
Mr. MICHAUD.
Pourriez-vous, en payant, me faire des ayeux ?
ORONTE.
Des ayeux ?
Mr. MICHAUT.
Ecoutez : je parle avec franchise.
J'aime depuis six mois une jeune Marquise,
Belle, bien faite, noble ; & graces à mes soins,
Si j'ai beaucoup d'amour, elle n'en a pas moins.
Ses parens, dont le moindre est Baron, ou Vicomte,
Délicats sur l'honneur, sensibles à la honte,
Consultés tous ensemble, ont approuvé mes feux,
Pourvu que mes parens soient aussi nobles qu'eux ;

Et

Et je viens vous trouver pour ennoblir ma race.

ORONTE.

Moi, Monſieur ? Et comment voulez-vous que je faſſe ?
A moins d'avoir un titre & ſolide & conſtant,
Puis-je. —

Mr. MICHAUT.

Bon, tous les jours vous en faites autant.
Tout vous devient poſſible, étant ce que vous êtes.
Vos Mercures ſont pleins de Nobles que vous faites;
De noms ſi biſcornus, s'il faut dire cela,
Qu'on ne peut être noble, & porter ces noms-là.
Ne me refuſez pas ce que je vous demande;
De toutes les rigueurs ce ſeroit la plus grande;
Et mon himen rompu me feroit enrager.

ORONTE.

Je voudrois fort, Monſieur, vous pouvoir obliger.
Je puis à la nobleſſe ajouter quelque luſtre,
Et rappeller de loin une famille illuſtre :
Mais dans tous mes écrits, jamais aucun appas
Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'étoit pas.
N'entrevoyez-vous point dans toute votre race,
De gloire ou de valeur quelque légere trace ?
Aucun de vos ayeux ne s'eſt-il ſignalé ?

Mr. MICHAUT.

Ma foi, mon pere eſt mort ſans m'en avoir parlé;
Et de tous mes ayeux, puiſqu'il ne faut rien taire,
Je n'en ai point connu par-delà mon grand-pere.

ORONTE.

Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr. MICHAUT.

Entre nous;
Feu mon grand-pere étoit Mouſquetaire à genoux.

ORONTE.

Quelle charge eſt-ce là ?

Mr. MICHAUT.

C'eſt ce que le vulgaire,
En langage commun, appelle Apoticaire.

ORONTE.

Fi.

Mr. MICHAUT.

Dépend-il de nous d'être de qualité ?
Quand on m'a voulu faire, ai-je été conſulté ?
Sans ſçavoir ce qu'il fait, le hazard nous fait naître,
Et ne demande point ce que nous voulons être.
Mon pere fut d'un cran plus noble que le ſien;
Il ſe fit Medecin, gagna beaucoup de bien,
N'eut que moi ſeul d'enfans; & paſſant mon attente,

Me laissa par sa mort cinq mille écus de rente.
Comme Paris est grand, j'ai changé de quartier;
Je me fais par mes gens appeller Chevalier.
La maison que j'occupe a beaucoup d'apparence,
Et personne à présent ne sçait plus ma naissance.
Faites-moi Gentilhomme, il n'est rien plus aisé.

ORONTE.

Je voudrois le pouvoir, j'y serois disposé:
Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire.
Le pere Médecin, l'aïeul Apoticaire,
Le bis-aïeul peut-être encor moins que cela:
Qui diable seroit noble à descendre de là?
Pour remplir vos desirs, il faut faire un prodige;
Je ne puis.

Mr. MICHAUT.

Greffez-moi sur quelque vieille tige.
Cherchez quelque Maison dont le nom soit péri;
Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.
Enfin, pour m'obliger, inventez quelque fable;
Et ce qui n'est pas vrai, rendez-le vraisemblable.
Un homme comme vous doit-il être en défaut?

ORONTE.

Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous?

Mr. MICHAUT.

Michaut.

ORONTE.

Ce nom-là n'est point noble, assurément.

Mr. MICHAUT.

Qu'importe?

ORONTE.

Michaut? un Gentilhomme avoir nom de la sorte?
Cela ne se peut pas, vous dis-je.

Mr. MICHAUT.

Pourquoi non?
Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom?
De tant de grands Seigneurs, dont le mérite brille,
Combien ont abjuré le nom de leur famille?
Si les morts revenoient, ou d'en haut, ou d'en bas,
Les peres & les fils ne se connoîtroient pas.
Le Seigneur d'une Terre un peu considérable,
En préfére le nom à son nom véritable;
Ce nom, de pere en fils, se perpétue à tort,
Et cinquante ans après on ne sçait d'où l'on sort.
Je n'excroquerai point vos soins, ni vos paroles;
J'ai certain diamant de quatre-vingt pistoles. —

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, Monsieur, aucun appas

Ne me fera jamais dire ce qui n'eſt pas.

Mr. MICHAUT.

Parbleu, tant pis pour vous d'être ſi formaliſte :
Adieu. Je vais trouver un Généalogiſte,
Qui, pour quelques louis que je lui donnerai,
Me fera ſur le champ venir d'où je voudrai.

ORONTE *ſeul.*

Qui jamais de nobleſſe a vu ſource moins pure ?
Médecin !

SCENE III.

Mme. GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN.

Mme. GUILLEMOT.

EſSt-ce vous qui faites le Mercure,
Monſieur ?

ORONTE.

Oui, Madame.

Mme. GUILLEMOT.

Oui ? L'aveu m'en ſemble bon.

ORONTE.

En avez-vous beſoin, Madame ?

Mme. GUILLEMOT.

Qui, moi ? Non.
A moins d'être d'un goût inſipide & malade,
Peut-on s'accommoder d'une choſe ſi fade ?

ORONTE.

Ah, ah ! voici d'un ſtile un peu rude.

Mme. GUILLEMOT.

Pour vous,
Quelque rude qu'il ſoit, il eſt encor trop doux.

ORONTE.

Je crois qu'avec raiſon vous êtes en colere ;
Mais je ne ſçais par où je vous ai pu déplaire.
Je m'éxamine en vain, & vous m'embarraſſez.

Mme. GUILLEMOT.

Regardez mon habit, il vous en dit aſſez.
Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non, je vous le confeſſe.

Mme. GUILLEMOT.

O Ciel ! que vous avez l'intelligence épaiſſe !

Puiſqu'il faut avec vous ne rien diſſimuler,
On dit que c'eſt de moi dont vous vouliez parler,
Quand certaine Bourgeoiſe, à qui la mode eſt douce;
Pour être en cramoiſi, fit défaire une houſſe.

ORONTE.

De vous ?

Mme. GUILLEMOT.

J'en défis une, & ne m'en cache pas.
J'avois un lit fort ample, & d'un beau taffetas :
A force d'être large, il étoit incommode,
Et le Tapiſſier Bon le remit à la mode.
Par les ſoins que je pris, j'eus de reſte un rideau;
Le cramoiſi régnant, j'en fis faire un manteau;
Voilà la vérité comme elle eſt dans ſa ſource;
Et non que mon mari m'ait refuſé ſa bourſe.
Pour le mot de Bourgeoiſe, un peu trop répété,
Les Bourgeois de ma ſorte ont de la qualité.
Quand vous voudrez écrire, ajuſtez mieux vos contes;
Et ſçachez que je ſuis Auditrice des Comptes.

ORONTE.

Quand je fis cet article, il le faut avouer,
Mon unique deſſein étoit de me jouer :
Je ne préſumois pas, en contant cette fable,
Qu'elle dût, par vos ſoins, devenir véritable.
Loin de vous en blâmer, j'admire votre eſprit,
De trouver un manteau dans un rideau de lit;
Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne
De votre invention plutôt que de la mienne.
Jamais dans ſes deſſeins on n'a mieux réuſſi :
Vous êtes à la mode, & votre lit auſſi.
C'eſt un avantage. —

Mme. GUILLEMOT.

Oui, mais ce qui me courrouce,
On ſçait que mon habit eſt d'une vieille houſſe :
Que ce ſoit par hazard, ou par malignité,
Votre indiſcret Mercure a dit la vérité.
J'entends à chaque pas la baſſe Bourgeoiſie
Qui me nomme, en raillant, la houſſe cramoiſie;
Et par tout mon quartier, la canaille ſe plaint
Que je prends des couleurs qui font ſortir le teint.
Il eſt vrai, le gros rouge eſt une couleur ſombre,
Qui détache le clair par le ſecours de l'ombre.
Qu'on en ait un manteau, ſans ornemens deſſus,
Pour peu que l'on ſoit blanche, on le paroît bien plus;
C'eſt un fard innocent, ſans pommade, ni drogue;
Et voilà la raiſon qui l'a tant mis en vogue.

ORONTE.

Redites-moi, de grace, un certain mot choisi
Qui vous est échappé, pour dire cramoisi.

Mme. GUILLEMOT.

Du gros rouge.

ORONTE.

A mon sens, il a beaucoup de grace;
Jamais le mot de gros ne fut mieux à sa place,
Il charme.

Mme. GUILLEMOT.

Il m'est venu sans affectation.

ORONTE.

Votre esprit est fertile en belle invention.
J'ai de votre mérite une idée assez haute,
Pour me faire un plaisir de réparer ma faute.
(*à Jasmin.*)
Le nom de Madame est?

Mme. GUILLEMOT.

Parlez donc, petit sot.

JASMIN.

Monsieur, Madame a nom, Madame Guillemot.

ORONTE.

C'est assez: Vous verrez, dans le premier Mercure,
Que j'aurai de la housse adouci l'aventure.
Si le mot de Bourgeoise aigrit votre courroux,
Je mettrai tout du long, par estime pour vous,
En bon Historien, qui ne fait point de contes,
Madame Guillemot, Auditrice des Comptes.

Mme. GUILLEMOT.

Y ferez-vous entrer mon éloge?

ORONTE.

Oui, vraiment.

Mme. GUILLEMOT.

Louez-moi, je vous prie, imperceptiblement.
J'ai pour la flatterie une haine invincible.
Si louer sans flatter, vous paroît impossible,
J'aime mieux vous donner, si vous le souhaitez,
Un mémoire où seront mes bonnes qualités.
J'ai de la modestie, & me rendrai Justice.
Adieu. Ne bougez.

ORONTE.

Moi, Madame l'Auditrice!

Mme. GUILLEMOT.

De grace. —

ORONTE.

Je prétends, pour finir tous débats,
Jusqu'à votre carrosse accompagner vos pas.

Mme. GUILLEMOT *à Jasmin.*

Voyez si mon carrosse est venu me reprendre.

(*à Oronte*)

J'avois quelques parens qu'il est allé descendre.

(*à Jasmin.*)

Voyez donc promptement si la Fleur est là-bas ;
Mon Cocher.

JASMIN.

Je suis sûr de ne le trouver pas ;
Madame.

Mme. GUILLEMOT.

Le fripon craint d'aller dans la rue.
Si je vous. —

JASMIN.

C'est à pied que vous êtes venue.

Mme. GUILLEMOT.

Ah ! coquin. Ne bougez, pour raison.

ORONTE.

J'obéis.

Mme. GULLEMOT, *en sortant.*

Vous aurez le fouët en entrant au logis,
Petit gueux.

JASMIN.

Qu'ai-je fait ?

Mme. GUILLEMOT.

Comment, petite rosse,
Sans vous, on auroit cru que j'avois un carrosse.
Je vous ferai sentir ce que pesent mes coups.

JASMIN.

Dame, je ne sçais pas si bien mentir que vous.

ORONTE, *seul.*

Madame l'Auditrice est enfin appaisée.
La louange à propos rend toute chose aisée.
Allons fermer la porte ; & jusqu'après dîné,
Passons quelques momens sans être importuné.

Fin du premier Acte.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

MERLIN.

On heurte assez rudement.

Qui diable est l'animal qui heurte de la sorte ?

ORONTE.

Ouvre, sans hésiter, & l'une & l'autre porte.

On redouble.

MERLIN.

Je voudrois qu'en heurtant il se rompît les bras.

SCENE II.

LISETTE, MERLIN, ORONTE.

LISETTE.

Est-ce ici le logis de Monsieur Licidas ?

MERLIN.

Ah, Monsieur ! c'est Lisette, ou bien j'ai la berlue.

ORONTE.

Lisette ? quel bonheur ! viens, que je te salue.
Comment te portes-tu, ma pauvre enfant ?

LISETTE.

Fort bien,
Monsieur.

MERLIN, *la veut saluer aussi.*

Je suis ravi. — Comment, je n'aurai rien ?
Tu reviendras des champs sans me baiser ?

LISETTE.

Ta bouche

Doit avoir du respect pour ce que Monsieur touche.

MERLIN.

Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

ORONTE.

Cécile est revenue en parfaite santé ?
Pour elle mon ardeur va jusques à l'extrême.

LISETTE.

Et la sienne pour vous est presque tout de même.
Monsieur de Boisluisant, qui brûle de vous voir,
L'a déja disposée à faire son devoir.
On ne voit rien d'égal, c'est moi qui vous le jure ;
A son entêtement pour l'Auteur du Mercure :
S'il peut l'avoir pour gendre, il sera trop content.
Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant.
Il ne voit qu'en lui seul un mérite qui brille,
Et tout autre lui semble indigne de sa fille.
Il va dans un moment vous l'amener ici.
Cécile, de frayeur, en a le cœur transi.
Elle craint, & sa crainte est assez raisonnable ;
Qu'elle ne soit offerte à l'Auteur véritable ;
Et de Monsieur son pere ayant loué le choix,
Pour oser se dédire, elle eût manqué de voix.
Pour détourner un coup à ses vœux si contraire,
J'ai cherché ce logis de Libraire en Libraire.
Enfin, Monsieur Bayar, qu'on a fait à dessein,
Trop petit pour un homme, & trop grand pour un Nain ;
Avec civilité m'en a donné l'adresse ;
Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtresse,
A vous trouver chez vous n'ayant pas réussi,
Je me suis hazardée à venir jusqu'ici.
Avant qu'à vous y voir elle-même s'expose,
Apprenez-moi, Monsieur, comment va toute chose.

ORONTE.

Tout va comme Cécile à peu près l'a voulu.
De ce logis entier je suis maître absolu.
La plus tendre amitié qu'inspire la Nature,
M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure.
Nous portons même nom, avons mêmes Aïeux ;
Et son pere & le mien étoient freres.

LISETTE.

Tant mieux.
Pour faire le Contrat qui vous est nécessaire,
A point nommé, Monsieur, il falloit un faussaire,
Un Notaire fripon, prêt à prévariquer :
Je sçais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer ;
En payant largement, sans autre inquiétude,
On rencontre son fait en bien plus d'une Etude.

Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,
De votre tricherie on n'aura nul soupçon.
Ce qui peut mettre obstacle au bien qu'on vous destine,
C'est que, pour un Auteur, vous avez bonne mine :
Cette grande perruque, & ce linge, & ce point,
Avec le nom d'Auteur ne simpatisent point.
J'en vois par-ci, par-là ; mais ils ont tous l'air mince
Et sous cet équipage, on vous croiroit un Prince.
Par-là votre dessein peut être divulgué.
Songez. —

ORONTE.

Je réprésente un Auteur distingué,
A qui, de compte fait, le débit de ses livres
Rapporte tous les ans plus de dix mille livres.

LISETTE.

Vous ne me dites pas que je m'arrête trop.
Pour regagner le tems, je m'en vais au galop.
Encore une parole, & puis adieu. Cécile,
Comme je vous ai dit, n'a pas l'esprit tranquille ;
Et pour chagrin nouveau, ce matin d'un billet,
Ayant incognito chargé votre Valet,
Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille
A qui le convîroit d'aller boire bouteille :
Et qu'après le repas, il ne fût assez sot
Pour offrir un quadruple à payer son écot.
Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche ;
Quoique marqué de même, est une boëte à mouche ;
Elle enferme un billet, à l'aide d'un ressort.

MERLIN.

Monsieur, qui l'a reçu, m'en a payé le port.
Tu peux lui demander si je ments.

ORONTE.

Non, sans doute.
Mais je l'ai mal payé, quelque prix qu'il m'en coute.
De la part de Cécile un billet m'est si doux. —

LISETTE.

Il suffit que le sien soit venu jusqu'à vous.
Dans le cœur inquiet de ma jeune Maîtresse,
Je vais diligemment reporter l'allégresse ;
En dissiper la crainte, y remettre l'espoir,
Et flatter son amour du plaisir de vous voir.
Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître :
Gardez qu'il ne paroisse en la voyant paroître :
Monsieur de Boisluisant, le beau-pere futur,
A toujours l'œil au guet, & n'a pas l'esprit dur.
Profitez de l'avis que mon zèle vous donne.
Adieu, Monsieur. Adieu, Monsieur Merlin.

MERLIN.

Friponne;
Tu m'as fait un affront dont il te souviendra.

LISETTE.

A la premiere vue, on le réparera;
Prends courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

Tu vois comme elle agit de tête.
Ne la trouves-tu pas jolie, aimable, honnête?

MERLIN.

Assurément.

ORONTE.

Veux-tu l'épouser?

MERLIN.

Non, Monsieur.
Vous prétendiez sur elle avoir droit de Seigneur,
Droit de dîme.

ORONTE.

Es-tu fou?

MERLIN.

Cela n'est point folie;
Un valet marié, dont la femme est jolie,
Et de qui le Patron est bâti comme vous,
A des justes raisons de paroître jaloux.
Je connois plus d'un sot que je ne veux point suivre.

SCENE IV.

LONGUEMAIN, ORONTE, MERLIN.

LONGUEMAIN.

N'Est-ce pas vous, Monsieur, qui faites ce beau livre;
Qui n'est pas plutôt vieux, qu'il redevient nouveau?
Le Mercure?

ORONTE.

Je n'ose avouer qu'il soit beau,

Maïs tel qu'il eſt, Monſieur, oui, c'eſt moi.

LONGUEMAIN.

Je vous jure
Que par toute la France on chérit le Mercure.
A Tours, il faut ſçavoir quelle eſtime on en fait.

ORONTE.

Paſſons. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en ſecret ;
J'ai mes raiſons.

ORONTE *à Merlin.*

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme,
Je crois en vous, Monſieur, trouver un honnête homme.

ORONTE.

Si vous m'eſtimez tel, quoi que vous me diſiez,
Vous ne trouverez point que vous vous abuſiez.
Croyez-en ma parole, & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN.

Etez-vous aſſuré que perſonne n'écoute ?

ORONTE.

Parlez ſans vous contraindre, & n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN.

Pour vivre en honnête homme, il faut avoir du bien.
La vertu toute nue autrefois étoit belle,
Mais le vice à ſon aiſe eſt aujourd'hui plus qu'elle :
Et de quelques talens dont on ſoit revêtu,
On ne fait point fortune avec trop de vertu.
Cela poſé, j'ai cru pouvoir tout me permettre.
Dans les divers états où l'on m'a voulu mettre,
Dès mes plus jeunes ans, dans mes plus bas emplois,
J'ai toujours eu le ſoin d'étendre un peu mes doigts.
Cette inclination augmentant avec l'âge,
Dans des poſtes meilleurs je prenois davantage ;
Mais tous ces petits gains, par leurs foibles appas,
En flattant mes deſirs, ne les rempliſſoient pas.
Si bien que tout d'un coup, l'occurence étant belle,
De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle,
Et vous m'obligeriez, après ce beau coup-là,
De donner dans le monde un bon tour à cela.
Quand on a, comme vous, une plume ſi bonne.

ORONTE.

Et quel diable de tour voulez-vous que j'y donne ?
Après un vol ſi grand. —

LONGUEMAIN.

Comment, vol ! parlez mieux.

Et ne vous servez point de ce terme odieux.
Tant pour vous que pour moi, mettez-vous dans la tête,
Que frauder la Gabelle est un mot plus honnête.
C'est me deshonorer qu'employer de tels mots.

ORONTE.

Vous vous piquez d'honneur un peu mal à propos.
Si ce mot vous fait honte, & vous semble un outrage,
L'action qui le cause en fait bien davantage.
Un homme tel que vous en est assez instruit.

LONGUEMAIN.

Quel grand mal ai-je fait pour faire tant de bruit?

ORONTE.

Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il soit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doute:
Ce n'est, au pis aller, faire que banqueroute.
Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas péri!

ORONTE.

Et comptez-vous pour rien l'affront du Pillori?

LONGUEMAIN.

L'affront du Pilori me paroît quelque chose;
Je plains ceux qu'en spectacle en ce lieu l'on expose:
Mais combien en voit-on, banqueroutiers parfaits,
Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits?
Pour un à qui l'on fait ces injures atroces,
Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrosses.
Qu'un homme ait de bien clair jusqu'à cent mille écus,
On lui prête sans peine un million & plus:
Chacun ouvrant sa bourse, à sa moindre requête,
Lui jette avec plaisir son argent à la tête;
Et quand ses créanciers redemandent leur bien,
L'emprunteur infidèle abandonnant le sien,
A la face des Loix fait un vol manifeste;
Et pour cent mille écus, un million lui reste.

ORONTE.

Les gens que vous citez, dont vous suivez le train,
Sont l'exécration de tout le genre humain.
Les affronts qu'on leur fait ont de si justes causes.——

LONGUEMAIN.

Trois carrosses roulans rajustent bien des choses.
Et sept cens mille francs pour trahir son devoir,
C'est vendre son honneur tout ce qu'il peut valoir.
Avec ce que j'ai pris, comparez cette somme,
Vous verrez que j'en use en bien plus galant homme.
Pour Messieurs les Fermiers, qui font des gains si grand
Qu'est-ce, de bonne foi, que deux cens mille francs?
Gros Seigneurs comme ils sont, ont-ils lieu de se plaindre?

A rien de plus modique ai-je pu me reſtraindre ?
Et de vuider ma caiſſe, ayant fait un ſerment,
Pouvois-jé en conſcience en uſer autrement ?
Mettez-vous en ma place, & peſez bien.——

ORONTE.

De grace,
Ne me propoſez point cette odieuſe place.
Quel ſecours de ce crime oſez-vous eſpérer ?
Vous vous êtes fait riche, & n'oſez vous montrer.
De vos meilleurs amis vous craignez la préſence,
Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence.
Vous marchiez librement ſans peur d'être arrêté ;
Et vous avez perdu juſqu'à la liberté.

LONGUEMAIN.

Je ſçais un ſûr moyen de me la faire rendre.

ORONTE.

Quel moyen ?

LONGUEMAIN.

Ecoutez, & vous l'allez apprendre :
C'eſt l'unique ſujet qui m'amene en ce lieu.
De deux extrémités j'ai choiſi le milieu :
De l'argent qu'on a pris, fait de la peine à rendre,
Mais on ſouffre encor plus quand on ſe laiſſe pendre ;
Ainſi, ſoit par foibleſſe, ou par bonne amitié,
De deux cens mille francs je rendrai la moitié.
Ce ſont cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire ?
J'aime, quand je le puis, à conclure une affaire.
Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi,
Me pourront confier quelque meilleur emploi.
C'eſt ce qu'avec grand art, comme par bonté pure,
Il faut inſinuer dans le premier Mercure.
Si je ſuis, par vos ſoins, à l'abri de la hart,
Du butin que j'ai fait vous aurez votre part.
Et cent louis.——

ORONTE.

Monſieur, en m'offrant cette ſomme,
Vous oubliez, je crois, que je ſuis honnête homme ?
Et ſi je l'étois moins que je ne le prétends,
Vous paſſeriez peut-être aſſez mal votre tems.
Vous offrez cent louis pour vous faire un azile,
Et qui vous feroit pendre, eſt ſûr d'en gagner mille ;
On les donne, on vous cherche, il n'eſt rien plus certain ;
Et vous vous appellez Monſieur de Longuemain.
C'eſt un ſenſible appas qu'une ſomme ſi forte ;
Je n'ai, pour la gagner, qu'à fermer cette porte ;
Mais allez, ſauvez-vous, & ne m'apprenez pas
En quel lieu le deſtin va conduire vos pas.

Que sçais-je si demain j'aurais encor la force
De pouvoir résister à cette douce amorce ?
Rien ne peut vous sauver, si l'on vous pousse à bout.
Pour vous mettre en repos, restituez le tout.
Mais il faut vous hâter. Si vous vous laissiez prendre,
Il ne seroit plus tems de s'offrir à tout rendre,
On vous y forceroit, & vous seriez pendu.

LONGUEMAIN.

Ne me pendrois-je pas si j'avois tout rendu ?
Un bien de ses ayeux, qu'un héritage amene ;
Comme il vient sans travail, peut se perdre sans peine :
Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur
Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur ;
Un bien qui m'a couté plus de soins & d'allarmes,
Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ;
Enfin, pour expliquer la chose comme elle est,
Un bien que j'ai volé, puisque ce mot vous plaît ;
Quand tout est essuyé, me parler de tout rendre,
C'est un pire destin que de se laisser pendre.
Je renonce au secours d'un tel Médiateur,
Et suis de vos conseils très-humble serviteur.
S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire. *Il sort.*

ORONTE *seul.*

Ce Monsieur le Commis a l'air patibulaire ;
Si je ne suis trompé, sa mort fera du bruit.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

MOnsieur, voici Cécile, & tout ce qui s'ensuit.
Pere, Fille, Soubrette & Laquais vont paroître.

ORONTE.

Suis-je bien ? Ma perruque.——

MERLIN.

On ne sçauroit mieux être.

Ils entrent.



SCENE VI.

Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISANT.

MOn abord ſans doute vous ſurprend :
De vos admirateurs vous voyez le plus grand.
Le honheur de vous voir, dont j'ai l'ame ravie,
Eſt pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie ;
Avant que de mourir, je bornois mon eſpoir
Au ſenſible plaiſir que je trouve à vous voir.
Souffrez que je vous aime, & que je vous embraſſe.

ORONTE.

Monſieur, avec reſpect je reçois cette grace.
De cet excès d'honneur tout mon cœur pénétré.——

Mr. DE BOISLUISANT.

Quel mérite plus grand s'eſt jamais rencontré ?
Avant que vous fuſſiez, quelles rapides plumes
Enfantoient tous les ans juſqu'à ſeize volumes ?
Au moindre événement qui fait un peu de bruit,
Votre fécondité va juſqu'à dix-huit.
Ah, ma fille !

ORONTE.

Eſt-ce là Madame votre fille,
En qui tant de beauté, tant de ſageſſe brille ?

Mr. DE BOISLUISANT.

Oui, Monſieur.

ORONTE.

Accordez à mon empreſſement
L'honneur de ſaluer un objet ſi charmant.

Il la ſalue & la baiſe, & dans le même-tems, Merlin en fait autant à Liſette.

Madame, pardonnez ſi j'ai l'ame interdite.
C'eſt un charme pour moi qu'une telle viſite :
Et du langage humain, les termes impuiſſans
Ne peuvent exprimer les tranſports que je ſens.
Que je ſuis redevable à Monſieur votre pere !

CÉCILE.

Votre joie à nous voir me paroît ſi ſincere,
Que je répondrois mal à cet acceuil ſi doux,
Si je vous témoignois en avoir moins que vous.
Quelque eſtime pour vous que mon pere ait conçue,

Je vois avec plaisir qu'elle vous est bien dûe;
Et comme son exemple a sur moi tout pouvoir,
Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE VII.

BONIFACE, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

Qui de vous, s'il vous plaît, est l'Auteur du Mercure?

ORONTE.

Qui diable amene ici cette sotte figure?
Que voulez-vous?

Mr. DE BOISLUISANT *à Oronte.*

Adieu. Tantôt nous reviendrons.

ORONTE.

Non, Monsieur.

BONIFACE.

Pardonnez, si je vous interromps.

ORONTE.

Voulez-vous quelque chose?

BONIFACE.

Oui, Monsieur.

ORONTE.

Parlez vîte,
De grace.

BONIFACE.

J'aime mieux différer ma visite,
Que d'avoir le malheur de vous être importun,
Et de ne prendre pas un moment opportun.

ORONTE *à Monsieur de Boisluisant.*

Monsieur, vous voulez bien me donner la licence.—

Mr. DE BOISLUISANT.

Vous m'obligerez.

ORONTE *à Boniface.*

Qu'est-ce?

BONIFACE.

Un avis d'importance,
Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien,
Dites-moi ce que c'est.

BONIFACE.

Ce que c'est ? C'est un bien,
Mais d'une utilité si grande, si féconde,
Qu'on vous en sçaura gré jusques dans l'autre monde.
C'est un bien grace au Ciel, & grace à mes efforts,
Honorable aux vivans ; & plus encore aux morts.

ORONTE.

Ne perdons point de tems, Monsieur. Que faut-il faire ?
Parlez.

BONIFACE.

Monsieur Bayar, dont je suis le Confrere,
M'avoit promis, Monsieur, de vous faire un récit
Du dessein qui m'amene.

ORONTE.

Il ne m'en a rien dit.

BONIFACE.

Qu'il doit être content d'avoir votre pratique !
On ne déserte point son heureuse boutique :
Du matin jusqu'au soir il ne voit qu'acheteurs.
Vous n'êtes point maudit comme certains Auteurs,
Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire,
Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire.
Un Livre *in folio* m'a mis à l'hôpital.

ORONTE.

Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal,
Que puis je ?

BONIFACE.

Vous sçavez qu'il faut que chacun meure ;
On le voit tous les jours ; on l'éprouve à toute heure ;
Et jusques à ce jour, on n'a pu découvrir
D'infaillible moyen pour ne jamais mourir.

ORONTE.

Et ce qu'on n'a point fait, prétendez-vous le faire ?

M. DE BOISLUISANT.

Le secret feroit beau.

BONIFACE.

Non, Monsieur. Au contraire ;
Je serois bien fâché que l'on ne mourût pas.
Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.
Mais, Monsieur, jusqu'ici les billets nécessaires
Pour inviter le monde aux Convois mortuaires,
Ont été si mal faits, qu'on souffroit à les voir ;
Et pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir.
J'ai fait graver exprès, avec des soins extrêmes,
Des petits ornemens, de devises, d'Emblêmes,
Pour égayer la vue, & servir d'agrémens
Aux billets destinés pour les enterremens.

Vous jugez bien, Monſieur, qu'embellis de la ſorte,
Ils feront plus d'honneur à la perſonne morte ;
Et que les curieux, amateurs des beaux Arts,
Au convoi de ſon corps viendront de toutes parts.
A l'égard des vivans, dont l'orgueil eſt ſi vaſte,
Qu'en eſcortant la mort, ils demandent du faſte,
Tout le long d'une rue ils feront trop heureux,
De traîner à leur ſuite un cortege nombreux.

CÉCILE.

Cet avis eſt fort beau.

ORONTE.

Mais ſur-tout fort utile.

BONIFACE.

Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille :
Et ſi l'année eſt bonne, & fertile en trépas,
Je crois gagner aſſez pour ne me plaindre pas.
La grace que j'eſpere, & qui m'eſt importante,
C'eſt un peu de ſecours d'une plume ſçavante ;
Et la vôtre aujourd'hui par ſon invention,
Met ce que bon lui ſemble en réputation.
Pour être, dans le monde, illuſtre à juſte titre ;
Il faut, dans le Mercure, occuper un chapitre.
Vous diſpenſez la gloire. Et ſi votre bonté
Vouloit, de mes billets, montrer l'utilité,
Il vaudroit mieux, Monſieur, dans le premier Mercure,
Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Aventure,
Et dans un long article, avertir les défunts
De ne plus ſe ſervir de billets ſi communs :
Leur bien repréſenter qu'il y va de leur gloire ;
Qu'on revit dans les miens mieux que dans une hiſtoire ;
Le prouver par raiſons ; & leur faire eſpérer
Qu'ils auront du plaiſir à ſe faire enterrer.
Vous voyez bien, Monſieur, que rien n'eſt plus facile.

ORONTE.

Je vous l'ai déja dit, cet avis eſt utile.
Pour le faire valoir, je n'épargnerai rien.
Dites-moi votre nom.

BONIFACE.

Boniface Chrétien ;
Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire,
Et je tiens ma boutique auprès de Saint Hilaire.
Vous en ſouviendrez-vous, Monſieur ?

ORONTE.

Aſſurément.

BONIFACE.

Votre temps vous eſt cher juſqu'au moindre moment :
Le public eſt lezé quand on vous importune.

Adieu ; ménagez-moi ma petite fortune :
Je ne vous parle point de mon rémercîment ;
Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement

En montrant Monsieur de Boisluisant.

Si Monsieur vous est joint de sang, ou d'alliance,
Il peut hâter l'effet de ma reconnoissance.

ORONTE.

Comment ?

BONIFACE.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin ;
Il va de mes billets avoir bientôt besoin :
Et j'aurois un plaisir, que je puis dire extrême,
De pouvoir, pour Monsieur, les imprimer moi-même.
A tel prix qu'il voudroit, il auroit les meilleurs ;
Et s'il perdoit la vie, il gagneroit d'ailleurs.
Je m'oblige de plus, lorsque vous rendrez l'ame,
De les fournir gratis pour vous, & pour Madame.
Mourez quand vous voudrez, & comptez là-dessus.

SCENE VIII.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

Des sottises d'un fat vous me voyez confus.
Victime du Public, le Mercure m'expose
A la nécessité d'écouter toute chose :
Mais pour nous dérober aux surprises des sots,
Dans mon appartement nous serions en repos.
Entrons. D'être débout, à la fin on se lasse.

Mr. DE BOISLUISANT.

C'est vous incommoder.

ORONTE.

Non, c'est me faire grace ;
Ne la différez point. Entrez, Madame.

Mr. DE BOISLUISANT.

Entrons.
D'un dessein que j'ai fait nous nous entretiendrons.

ORONTE *à Merlin.*

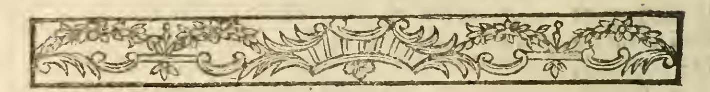
Merlin, voilà ma bourse, & je connois ton zèle ;
Donne-m'en, je te prie, une preuve nouvelle.

Deux ou trois confiseurs sont mes proches voisins,
De ce qu'ils ont de bon, fais emplir deux bassins.

MERLIN.

A montrer mes talens l'occasion est belle.
Sçavoir ferrer la mule est un art où j'excelle.
Secrétaire bannal, je m'en vais essayer,
Puisqu'il me met en œuvre, à m'en faire payer.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE.

Mr. DE BOISLUISANT.

Oui, Monsieur, c'est sans fard qu'avec vous je m'explique,
Il n'est rien de plus propre & de plus magnifique :
Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis,
Qui n'ont pas, à mon gré, des meubles plus exquis.
Je n'ai vu que miroirs, que pendules, que lustres,
Que tableaux, mis au jour par des Peintres illustres;
Et ce qui m'a surpris, une colation,
Où la délicatesse & la profusion. —

ORONTE.

Eh! de grace, Monsieur, un peu plus d'indulgence.
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.
Je vous en fais excuse, & vous conjure.

Mr. DE BOISLUISANT.

Hé bien,
Puisque vous le voulez, je n'en dirai plus rien.
Disons un mot ou deux sur une autre matiere.
Je vous ai là-dedans ouvert mon ame entiere.
Vous sçavez le penchant qui m'entraîne vers vous,
Et ma fille, en un mot, n'est plus si près de nous;
Peut-être que contraint par l'aspect de Cécile,
Un refus à ses yeux vous sembloit difficile :

Pendant que votre aveu peut être retracté,
Ne vous contraignez point ; parlez en liberté.
Dites-moi franchement si votre cœur chancelle.

ORONTE.

Tout ce qu'on peut sentir, mon cœur le sent pour elle.
Charmé de vos bontés, comme de ses attraits,
A vous plaire, à l'aimer, je borne mes souhaits;
Et quoique mon amour ne fasse que de naitre,
Il est dans un état à ne pouvoir plus croître.
Puisqu'à me rendre heureux vous vous intéressez,
Je vous donne ma foi que jamais.——

Mr. DE BOISLUISANT.

C'est assez.

Vous pouvez librement entretenir Cécile,
Pendant une heure ou deux que je vais par la Ville :
J'aime mieux la laisser à vos soins obligeans,
Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens.
Pénétrez si pour vous elle aura le cœur tendre :
Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre.
Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi sans façon.

SCENE II.

LISETTE, CÉCILE, ORONTE.

LISETTE.

MOnsieur de Boisluisant est-il dehors ?

ORONTE.

Oui.

LISETTE.

à Cécile. Bon.

Il est sorti, Madame : avancez.

ORONTE.

Ah, Madame,

Je puis donc, à la fin, vous parler de ma flamme :
Je puis, dans les transports dont je suis animé,
M'expliquer sans contrainte aux yeux qui m'ont charmé.
Mon aimable Cécile !

CÉCILE.

Hé bien, mon cher Oronte ?

ORONTE.

M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE.

Oui, j'en fais l'aveu sans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux inſtant,
C'eſt d'abuſer mon pere, & de lui devoir tant.
Prévenu, comme il eſt, pour l'Auteur du Mercure,
Nous pardonnera-t-il cette douce impoſture ?
Je crains.——

LISETTE.

A cela près, hâtez le *conjungo.*
Tous deux jeunes, bien faits, vous vivrez à gogo.
Qu'eſt-ce que votre pere, après tout, pourra dire ?
N'êtes-vous pas ſoumiſe à tout ce qu'il deſire ?
C'eſt lui qui, dans ce lieu, vient de vous amener ;
A Monſieur, qu'il y trouve, il prétend vous donner ;
Loin de blâmer ſon choix, vous en êtes contente ;
Et vous topez à tout, en fille obéiſſante.
Etes-vous obligée à ſçavoir ſi Monſieur
Eſt Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur ?
Vous ſoupçonnera-t-il d'être d'intelligence ?

CÉCILE.

Oronte là-deſſus ne dit point ce qu'il penſe.

ORONTE

Je penſois être aimé plus que je ne le ſuis,
Madame.

CECILE.

Je vous aime autant que je le puis;
Vous n'en pouvez douter ſans me faire un outrage :
Et comment feroit-on pour aimer davantage ?

ORONTE.

Hé bien ſi vous m'aimez, n'appréhendez plus rien ;
Le reſte me regarde, & j'en ſortirai bien.
Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire,
L'ineſtimable bien que m'offre votre pere ?
Falloit-il renoncer à vos divins appas,
Parce qu'il me croyoit ce que je ne ſuis pas ?
Et lorſqu'il ſera tems que je le déſabuſe,
N'êtes-vous pas, Madame, une aſſez belle excuſe ?
Repoſez-vous ſur moi de tout l'évenement.

LISETTE.

J'entends monter quelqu'un, parlez plus doucement.

CECILE.

Une Dame paroît, dont j'admire la mine :
Elle a grand air.



SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE.

ORONTE.

C'Eſt vous, ma charmante couſine ?
A quand la noce ?

CLAIRE.

A quand ? Tout eſt rompu.

ORONTE.

Comment ?

CLAIRE.

Peut-on ſe marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE.

Parlez moi ſans énigme ; êtes-vous mariée ?
Répondez.

CLAIRE.

Non, vous dis-je, on m'a répudiée.
Je viens en avertir mon couſin Licidas.

ORONTE.

Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas.
Il eſt à Saint Germain, pour quelque jours peut-être,
Et de tout ſon logis il m'a laiſſé le maître.
Voyez, en ſon abſence, à quoi je vous ſuis bon ;
J'aurai le même zèle, ayant le même nom ;
Et cette Dame enfin, que j'eſtime & reſpecte,
Ne doit, ni vous gêner, ni vous être ſuſpecte :
Elle entre comme moi dans tous vos intérêts.
J'en ſuis ſûr.

CLAIRE.

Mon couſin, je n'ai point de ſecrets.
On m'avoit accordée à Monſieur de la Motte :
Il en eſt de moins fous que je crois qu'on garotte.
Dénué de cervelle, il fait l'eſprit profond,
Ne s'habille jamais comme les autres font ;
Et pour tout dire enfin, il ſemble qu'il ſe pique
D'être, dans ſon eſpece, un animal unique.
Mais comme il eſt fort riche, & que j'ai peu de bien,
On lui promit ma foi ſans que j'en ſçuſſe rien.
La ſemaine paſſée, avec une compagne,
Je fus voir au Pleſſis ſa maiſon de Campagne :
Je fis, pour l'obliger, cette débauche-là,
Et ce fut de ſon mieux qu'il nous y régala.

Comme Jeudi dernier j'étois un peu malade
Seul, mon bourru d'amant fut à la promenade :
Je ne sçais si c'est là qu'on m'a volé mon cœur ;
Mais quand il en revint, je le trouvai rêveur.
Le soir, en confidence, il me dit que son âge
N'étoit plus guere propre au joug du mariage ;
Qu'il avoit cinquante ans, & qu'avec un vieillard,
L'himen de ses plaisirs me feroient peu de part.
Le lendemain matin, sans garder de mesure,
Il revint brusquement me parler de rupture ;
Et pour le mépriser, comme il me méprisoit,
J'acceptai sur le champ ce qu'il me proposoit,
Voilà ce que je sçais, sans en sçavoir la cause.

CÉCILE.

Perdre un pareil amant, c'est perdre peu de chose.

LISETTE.

Belle, bien faite, jeune, & sans aucun défaut,
Un homme à cinquante ans n'est pas ce qu'il vous faut.
Qu'en feriez vous ? A vingt la ressource est plus grande.

CLAIRE.

Il m'a fait un présent, qu'il faut que je lui rende.

ORONTE.

Puisqu'il rompt sans sujet, je n'en suis pas d'avis.
Et de combien est-il ?

CLAIRE.

De deux mille louis.

ORONTE.

Il vous les a donnés ?

CLAIRE.

A moi-même en personne.

ORONTE.

Le bien le mieux acquis est celui que l'on donne.
Ils sont à vous.

LISETTE.

Pour moi, je ne les rendrois pas.

CLAIRE.

Il va, je crois, monter ; je l'ai laissé là-bas.
Je l'entends.

ORONTE.

Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre ?

CLAIRE.

Je ne sçais.

SCENE IV.

Mr. DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

SErviteur, Monſieur.

Mr. DE LA MOTTE.

Et moi le vôtre.

ORONTE.

Le bonheur de vous voir m'eſt un plaiſir bien doux.

Mr. DE LA MOTTE.

D'où vient?

ORONTE.

Mademoiſelle eſt ma couſine.

Mr. DE LA MOTTE.

A vous?

Tout de bon?

ORONTE.

Oui, Monſieur.

Mr. DE LA MOTTE.

J'en ſuis vraiment bien aiſe.

ORONTE.

Et moi, je ſuis ravi, Monſieur, qu'elle vous plaiſe.
Quel jour avez-vous pris pour un himen ſi beau?

Mr. DE LA MOTTE.

Bon! la paille eſt rompue, & tout eſt à veau-l'eau.
Vous le ſçavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE.

Vous, Monſieur, ſçavez-vous quelle faute vous faites?

Mr. DE LA MOTTE.

Et oui: par cet himen, je m'étois figuré
Que j'aurois des enfans qui m'en ſçauroient bon gré:
J'entends, par des raiſons que moi-même je forge,
Que ma poſtérité ſe plaint que je l'égorge;
Et frappé quelquefois par de triſtes accens,
Je penſe maſſacrer de petits innocens.
Mais tout dût-il créver, que tout créve, n'importe;
La raiſon oppoſée eſt toujours la plus forte.

ORONTE.

Et quelle eſt la raiſon qui vous fait héſiter,
Monſieur?

CÉCILE.

Mademoiſelle eſt-elle à rebuter?

CLAIRE.

Ai-je par ma conduite attiré votre haine ?

Mr. DE LA MOTTE.

Je n'ai rien à répondre, & c'eſt ce qui me gêne.

ORONTE.

Croyez-vous que ſon ſang ſoit indigne de vous ?

CÉCILE.

A-t-elle quelque amant dont vous ſoyez jaloux ?

CLAIRE.

A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle ?

Mr. DE LA MOTTE.

Ce n'eſt point tout cela, ma chere Demoiſelle.

ORONTE.

Vous a-t-elle engagé par d'indignes moyens ?

CÉCILE.

Vous a-t-on déguiſé ſa naiſſance & ſes biens ?

CLAIRE.

Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ?

Mr. DE LA MOTTE.

Non, vous êtes en tout bien conditionnée ;
Belle, ſage, fidelle ; & malgré tout cela,
Il plaît à mon deſtin que je vous plante-là.
Laiſſez-moi, pour raiſon, m'excuſer ſur mon âge,
Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE.

Non, Monſieur, dites tout, ne ſoyez point contraint.
Vous laiſſez des ſoupçons dont ma vertu ſe plaint.

ORONTE.

Elle a raiſon ; parlez : que voulez-vous qu'on penſe ?

Mr. DE LA MOTTE.

Mais je vais l'offenſer ſi je romps le ſilence.
Pour n'en pas venir là, je fais ce que je puis.
Rendez-moi ſeulement mes deux mille louis,
Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela, c'eſt un autre chapitre,
Je les prétends à moi par un aſſez bon titre ;
En m'en faiſant un don, vous en fîtes mon bien.
Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien.
Duſſiez-vous m'offenſer, expliquez-vous.

ORONTE.

Sans doute.
Je ſçaurai de Monſieur quel affront il redoute :
Il ne ſortira point qu'il ne m'ait convaincu.——

Mr. DE LA MOTTE.

Puiſqu'il faut m'expliquer, je crains d'être cocu.——

CLAIRE.

Impudent!

ORONTE.

Supprimez ces difcours téméraires.

Mr. DE LA MOTTE.

Mon prétendu coufin, chacun fçait fes affaires.
Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur?

CÉCILE.

C'eft à tort.
Mademoifelle eft fage, a de l'honneur.

Mr. DE LA MOTTE.

D'accord.

ORONTE.

Ses manieres, fon air, fa pudeur naturelle,
Ce font des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr. DE LA MOTTE.

Elle a plus de vertus encore que d'appas;
C'eft, je crois, dire affez qu'elle n'en manque pas.
De quelque autre que moi qu'elle foit la conquête,
Des dangers de l'himen je garantis fa tête:
Mais tout ce que j'entends, & tout ce que je vois,
Pour m'appeller cocu femble prendre une voix.
Ecoutez quatre mots, fans aucune incartade,
Et traitez-moi de fou fi j'ai l'efprit malade.
Ce fut Jeudi dernier, que l'enfer en courroux,
Du plaifir que j'aurois fi j'étois votre époux,
Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable
De pouvoir me contraindre à me donner au diable.
Ce jour-là, que depuis j'ai maudit mille fois,
Ayant beaucoup marché fans deffein & fans choix,
Je fus me repofer vers des bornes de pierre,
Qui d'un jaloux voifin ont féparé ma terre,
Pour rêver à mon aife au moment bienheureux
Où l'amour, dans vos bras, rempliroit tous mes vœux.
A peine étois-je affis fur une de ces bornes,
Que deux gros limaçons me préfentent les cornes:
Plus je donnai de coups pour les faire rentrer,
Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer;
Et de leur infolence ayant pris quelque ombrage,
Je me levai fur l'heure, & les tuai de rage,
Etant perfuadé qu'à moins d'un prompt trépas,
Les affronts à l'honneur ne fe réparent pas.
Je venois en héros de venger mon injure,
Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure,
Un miférable oifeau penfa me rendre fou,
A force de crier coucou, coucou, coucou.
Enragé contre lui, mon fufil fur l'épaule,

J'entre dans la forêt, & je cherche le drôle,
Fortement résolu, pour venger mes soupçons,
De lui faire éprouver le sort des limaçons..
Mais, zeste. Le coquin, de branchage en branchage,
De son maudit coucou redoubla le ramage,
Et quatre coups en l'air, loin de l'épouvanter,
Lui servirent d'appas pour le faire chanter.
Limacons & coucou, mon âge & votre sexe,
Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe,
Lorsque dans mon chemin, & presque sous mes pas,
Je trouve un bois de cerf fraîchement mis à bas;
Et vois un peu plus loin cette maligne bête,
Qui sembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête,
Vous en aurez menti, malheureux animaux,
Je rendrai malgré vous tous ces présages faux,
M'écriai-je; & soudain je gagnai ma chaumiere,
Sans vouloir regarder, ni devant, ni derriere.
Ainsi, vous avez beau menacer, ou prier;
Qui diable après cela voudroit se marier?

ORONTE.

Eh! Monsieur, donnez-nous de raisons plus honnêtes;
Ma cousine est croyable un peu plus que vos bêtes:
Et c'est de sa vertu faire trop peu de cas,
Que de les vouloir croire, & ne la croire pas.
Je suis las de souffrir uu si cruel outrage.

M. DE LA MOTTE.

Je vous ai déja dit que je la crois fort sage;
Mais si l'astre s'en mêle, & veut me voir cocu,
Pensez-vous que par elle il puisse être vaincu?
Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence,
Deviendra contre moi fidele à l'influence;
Et moins par son penchant, & pour remplir mon sort,
Je me verrai cocu, sans qu'elle ait aucun tort.
Je veux de ce malheur sauver Mademoiselle;
Elle me touche assez pour ne vouloir point d'elle;
S'il faut être cocu, c'est par un autre choix
Que je veux ressembler à tous ceux que je vois;
Pour l'honneur de mon front, & de votre mérite,
Rendez-moi mon argent, & sortons quitte à quitte.

ORONTE.

Puisque, par ces raisons, Monsieur est convaincu
Qu'on lui rendra Justice en le faisant cocu,
La rupture qu'il cherche est une preuve insigne,
Que de remplir son sort, il ne vous croit pas digne.
Vous n'auriez pas l'esprit de lui manquer de foi.
Finissez. Quel argent lui devez-vous?

CLAIRE.

Qui, moi ?
Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eſt me payer ma ſomme.

CLAIRE.

Que me demandez-vous ? Parlez en honnête homme.
Que vous dois-je ?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez.
Les deux milles louis que je vous ai donnez.

CLAIRE.

A moi, Monſieur ?

M. DE LA MOTTE.

A vous; pourquoi tant de grimaces.

CLAIRE.

Lorſque je les reçus, je vous en rendis graces;
Mais les ayant donnés, ils ne ſont plus à vous.

M. DE LA MOTTE.

Je me flattois alors de me voir votre époux.
Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE.

Si vous ne l'êtes pas, Monſieur eſt-ce ma faute ?
Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits;
Me ſont trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE.

Ce refus obligeant que fait Mademoiſelle,
Marque, pour un volage, une bonté nouvelle :
Retenir vos préſens, c'eſt vous aimer encor.

M. DE LA MOTTE.

Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or;
Quand je fis ce préſent, elle m'étoit acquiſe;
Je n'ai fait avec elle aucune autre ſottiſe :
Demandez-lui plutôt ſi jamais.—

ORONTE.

Ecoutez,
(Auſſi-bien ſuis-je ſûr que vous vous en doutez)
C'eſt par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre;
Et ſi vous l'ignorez, je veux bien vous l'apprendre;
Epouſez ma couſine, ou ne prétendez pas.—

M. DE LA MOTTE.

Quand je ſerai cocu, qu'il ſera bien plus gras !
Sçachez, petit couſin, qui, par votre menace,
Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race,
Que malgré mon étoile, & malgré vos leçons,
Je veux faire mentir Cerf, Coucou, Limaçons,
Et fuir le mariage un peu plus que la peſte.

Licidas à l'inſtant va décider du reſte :
Nos communs intérêts ſont remis en ſa main ;
N'eſt-il pas ici ?

ORONTE.

Non, il eſt à Saint Germain.

M. DE LA MOTTE.

Pour long-tems ?

ORONTE.

On ne ſçait.

M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne :
Il entendra plaider votre cauſe & la mienne.
De mes prétentions, quel que ſoit le ſuccès,
Ne me pas marier, c'eſt gagner mon procès,
Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître,
Qui, pour bien plus d'argent, voudroient ne le pas être ?
Tant ils ſont aſſurés de trouver au logis,
Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis.
Serviteur.

SCENE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE, LISETTE.

CÉCILE.

Quel amant pour une belle amante !

LISETTE.

Je n'en voudrois point, moi, qui ne ſuis que ſervante :
Ou ſi j'étois réduite à cette extrémité,
Je crois que ſon Coucou diroit la vérité.

ORONTE.

Conſolez-vous, couſine, il en viendra quelqu'autre.
Apprennez mon deſtin, puiſque je ſçais le vôtre.
Je vous prie, à mon tour, de ma noce.

CLAIRE.

Comment ?

ORONTE.

Nous ſommes mieux unis que vous & votre amant.
Ma maîtreſſe, ni moi, nous ne voulons pas rompre.
Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre.
Paſſez dans l'autre chambre, où bien-tôt je vous ſui.

SCENE VI.

DU MESNIL, ORONTE.

DU MESNIL.

Monſieur, je ſuis perdu ſi je n'ai votre appui.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Parlez, quel ſujet vous oblige. —

DU MESNIL.

Si je n'ai votre appui, je ſuis perdu vous dis-je.

ORONTE.

Vous eſt-il arrivé quelque accident fâcheux?

DU MESNIL.

Il n'eſt point ſous le Ciel d'homme plus malheureux.

ORONTE.

Avez-vous ſur le bras quelque méchante affaire?
Etes-vous aſſaſſin, empoiſonneur, fauſſaire?
Etes-vous pourſuivi des Archers?

DU MESNIL.

Moi, Monſieur!
Ai-je l'air d'un fauſſaire, ou d'un empoiſonneur?

ORONTE.

Vous a-t-on dérobé quelque ſomme un peu forte?

DU MESNIL.

Non, Monſieur.

ORONTE.

N'eſt-ce point que votre femme eſt morte?

DU MESNIL.

Et ſi c'étoit cela, ſerois-je malheureux?

ORONTE.

Dites donc quel obſtacle eſt contraire à vos vœux.
J'écoute; mais ſur-tout, point de longues harangues.

DU MESNIL.

Forces gens à Paris enſeignent quelques langues,
Celui-là, l'Eſpagnol, celui-ci, le Latin;
Et ſans autre ſecours, ils ſubſiſtent enfin.
J'en connois deux ou trois tellement à leur aiſe,
Que depuis quelque tems ils ne vont plus qu'en chaiſe:
Et cherchant un emploi que l'on ne peût m'ôter,
Je crus, pour m'enrichir, les devoir imiter;
Je pris, dans un Fauxbourg, une maiſon fort grande,
Et mis un écriteau pour la langue Normande;
M'offrant de l'enſeigner avec affection,

A qui voudroit l'apprendre en sa perfection.
Pendant le premier mois, il ne me vint personne.

ORONTE.

Quoi ! pas un écolier ?

DU MESNIL.

Pas un.

ORONTE.

Je m'en étonne ;
Un succès plus heureux devoit suivre vos soins.
Le second mois, sans doute, alla bien ?

DU MESNIL.

Encor moins,
Pour me manifester, tant aux pauvres qu'aux riches ;
Ces deux mois écoulés, j'eus recours aux affiches :
Et par tous les endroits où j'étois affiché,
Je voyois, en passant, force monde attaché :
J'en conçus de la joie ; & la chose étant sçue,
Je me tins assuré d'en avoir bonne issue,
Et crus que ma maison créveroit d'écoliers,
Mais le troisiéme mois eut le sort des premiers :
Pas une ame ne vint. Je disois en moi même,
En songeant quelquefois à mon malheur extrême,
Tous les gens de Commerce ont affaires à Rouen,
A Bayeux, à Falaise, à Dieppe, au Havre, à Caën ;
Peu de gens ont affaire à Florence, à Venise,
Et c'est par conséquent une grande sottise,
D'ignorer le Normand, & de sçavoir si bien
L'extravaguant Jargon qu'on nomme Italien.
L'un est infructueux, & l'autre fort utile.
Comme on a, vers l'espoir, une pente facile,
Je me flattois alors, & même avec excès,
Qu'à la fin mon dessein auroit un grand succès.
Je faisais afficher de nouveau : mais ma peine,
Pendant quatorze mois, a toujours été vaine ;
Et quoique cette langue ait de particulier,
Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier.
Le croiriez-vous ?

ORONTE.

Moi ? non ; cela n'est pas croyable.

DU MESNIL.

Rien n'est plus vrai pourtant, ou je me donne au diable ;
Pas un seul n'a paru pendant quatorze mois :
Tant il est vrai qu'en France on fait peu de bons choix.

ORONTE.

Et que puis-je pour vous en semblable occurrence,
Monsieur ?

DU MESNIL.

Réprimander la Noblesse de France,
Qui parle Italien, Espagnol, Allemand,
Et qui ne peut parler le langage Normand,
Qui sçait parfaitement deux ou trois langues mortes,
Et qui n'en sçait pas une usitée à ses portes;
Qui, sans avoir dessein d'aller jamais fort loin,
Des pays étrangers apprend le barragouin;
Et qui, par une erreur que le bon sens condamne,
Aime mieux *Signor si*, que *voire ou Dieu me damne.*
Vous voyez cependant quelle comparaison?

ORONTE.

Il est vrai, je vois bien que vous avez raison.
Mais comme à ce dessein la fortune s'oppose,
Je vous conseillerois de tenter autre chose;
Quand on veut se tirer d'un fâcheux embarras,
Il est bon qu'avec elle on ne s'obstine pas.
Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercice.

DU MESNIL.

Non, Monsieur, tôt ou tard on me rendra justice.
De quoi que l'on se méle, en un même quartier,
Quarante quelque fois sont d'un pareil métier,
Et par cette raison, que je crois pertinente,
Ce qu'un seul gagneroit se partage à quarante:
Mais par l'heureux effet de mon invention,
Je suis seul à Paris de ma profession.
Publiez mes talens dans le premier Mercure.
Si le Roi, par hazard, en faisoit la lecture,
Bien faisant comme il est par inclination,
Doutez-vous que bientôt je n'eusse pension?
Comme de mes pareils la nature est avare,
On a quelques égards pour un homme si rare.

ORONTE.

Pour rare, il est certain: on ne peut l'être plus.

DU MESNIL.

Me louer devant moi, c'est me rendre confus:
Je suis déconcerté d'une louange en face;
Et votre honnêteté me fait quitter la place.
Adieu: le mois prochain, parlez si bien de moi,
Que de voir mon visage, il prenne envie au Roi.
C'est la grace qu'espère & que vous recommande
Du Mesnil, Professeur de la langue Normande.

ORONTE, *seul.*

Juste Ciel! que ces fous, qui fatiguent mes yeux,
Volent à mon amour de momens précieux!

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

CLAIRE.

DEMEUREZ, mon coufin, vous avez compagnie.
Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE.

Et moi, qui fuis ravi d'accompagner vos pas,
De votre fentiment je ne vous quitte pas :
Vous avez à loifir parcouru ma maîtreffe;
Et vous jugez de tout avec délicateffe :
Comment la trouvez-vous ? Ai-je fait un bon choix?

CLAIRE.

Elle eft belle, à mes yeux, jufques au bout des doigts.
Sont teint, fon air, fa taille, en un mot, tout m'enchante;
Et de la tête aux pieds, elle eft toute charmante.
Jamais, d'un pareil choix, on ne peut vous blâmer.
Eh! comment feriez-vous pour ne la pas aimer?
Un homme qui paroît m'empêche de pourfuivre :
Adieu. Je vous défends de fonger à me fuivre,
Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE II.

ORONTE, DU PONT.

DU PONT.

QUe n'ai-je le bonheur d'être connu de vous,
Monfieur! vous n'auriez pas attendu ma priere
pour célébrer mon nom, & le mettre en lumiere.

ORONTE.

Le mérite me charme ; & pour le publier,
Je n'entends point, Monfieur, qu'on m'en vienne prier.
C'eft de tous les plaifirs le plus grand que je goûte.

DU PONT.

Publiez donc le mien. Je guéris de la goute.

ORONTE.

De la goute, ah Monfieur, l'admirable fecret!
Eft-il fûr?

DU PONT.

En fix mois, j'en ai guéri dix-fept.

ORONTE.

Que vous allez joüir d'une haute fortune!
Ce ne font point de gueux que ce mal importune.
Je fçais un Prince, un Duc, un Comte, & deux Marquis ;
Qui donneroient beaucoup pour en être guéris.
A quoi, mon cher Monfieur, puis-je vous être utile?

DU PONT.

A répandre mon nom à la Cour, à la Ville.
Faute d'être connu, je perds des millions.
Publiez qui je fuis. Publiez.——

ORONTE.

Publions;
J'y confens. Mais, Monfieur, la moindre de vos cures;
Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures:
Et tant d'hommes guéris parlent fi haut pour vous.

DU PONT.

Si j'étois plus heureux, ils en parleroient tous,
Il eft vrai. Mais, Monfieur, quelque foin que je prenne;
Un deftin envieux empoifonne ma peine.
Tous ceux que je guéris, la mort les prend.

ORONTE.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'eft pas, grace au Ciel, qu'ils ne foient bien guéris.
Mais lorfqu'en bon état j'ai mis une perfonne,
Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.
Quand il lui plaît qu'on meure, il faut que cela foit.
J'en ai vu de mes yeux la preuve fur dix-fept;
Ils fe portoient fort bien quand ils font morts.

ORONTE.

Je jure.
Que jaurai du plaifir à vous mettre au Mercure.
Un homme comme vous eft affez fingulier,
Pour ne pas avoir peur qu'on le puiffe oublier.
Votre gloire ira loin, je n'en fais aucun doute.

DU PONT.

Puissiez vous quelque jour avoir gravelle, ou goute;
Vous seriez par mes soins, mon zèle, & mes travaux;
En quatre jours, au plus, guéri de tous vos maux.

ORONTE.

Je le crois.

DU PONT.

Trouvez bon, en faisant mon éloge,
Pour l'intérêt public, d'enseigner où je loge:
Je vous laisse un billet qui vous en instruira,
Et le corps des gouteux vous en remercîra.

ORONTE *seul.*

Jamais profession ne fut plus fatigu-nte.
J'y renonce.

SCENE III.

Madame DE CALVILLE, ORONTE.

Madame DE CALVILLE *en deuil.*

Monsieur, je suis votre servante.
Je vous suis inconnue, & redevable.

ORONTE

A moi,
Madame?

Madame DE CALVILLE.

Oui, Monsieur, à vous-même.

ORONTE.

Et de quoi?
En quelle occasion la fortune propice
M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre service?

Madame DE CALVILLE.

En trois occasions, où vous avez appris,
Mais galamment, la mort de trois de mes maris.
En lisant ces endroits, j'eus un plaisir extrême.
Et comme je fis hier enterrer le quatriéme,
J'offre cette matiere à votre heureux talent,
Pour en faire un article au Mercure Galant.
Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

ORONTE.

Pour un mari défunt, c'est montrer bien du zèle.
Je ne m'étonne pas, après cette action,
Qu'on brigue avec chaleur votre possession.
A votre âge, Madame, être quatre fois veuve,

C'eſt, de votre mérite, une aſſez grande preuve.
Sur un ſi bel emploi l'on ſe doit écrier.

Madame DE CALVILLE.

On me parle déja de me remarier :
Mais je tiens au défunt par de ſi fortes chaînes,
Que je n'y veux penſer de plus de trois ſemaines.
Il verra ſi pour lui mes feux étoient conſtans.

ORONTE.

Quoi ! vous vous réſoudrez à pâtir ſi long-tems,
Madame ? Je vous plains : cet effort eſt pénible.

Madame DE CALVILLE.

J'aimois feu mon mari ; l'amour rend tout poſſible.

ORONTE.

Qui croiroit qu'une Dame auſſi jeune que vous,
Eût eu le déplaiſir de perdre quatre époux ?
Comment ont fait vos yeux pour conſerver leurs charmes,
Après s'être occupés à verſer tant de larmes !
Voir mourir ce qu'on aime eſt un ſort ſi fatal.——

Madame DE CALVILLE.

De tous les maux du monde il n'en eſt point d'égal.
Il faut, pour en parler, en avoir fait l'épreuve.
J'avouerai cependant, moi qui ſuis ſouvent veuve,
Qu'au lieu de quatre fois, j'aime mieux l'être neuf,
Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf.
Je ſçais bien, au ſurplus, ce qu'il faut que je faſſe :
J'ai pleuré le défunt avec aſſez de grace :
Pendant qu'il ſe mouroit, fidelle à mon devoir,
J'apprenois à pleurer devant un grand miroir.
Pour pleurer un mari d'une maniere honnête,
Il faut négligemment ſçavoir pencher la tête ;
Avoir la gorge nue, & laiſſer à deſſein
Couler par-ci, par-là, des larmes ſur ſon ſein ;
Eviter les hauts cris que la canaille jette ;
Avoir un air ſtupide, une douleur muette ;
Regarder ſon malheur avec tranquillité ;
Voilà comme l'on pleure en gens de qualité :
Mais ſi quelque Bourgeoiſe, ou ſimple Demoiſelle,
Oſoit pleurer de même, on ſe moqueroit d'elle.

ORONTE.

Pour avoir le plaiſir d'être pleuré de vous,
On va briguer l'honneur de mourir votre époux.
Comment le nommoit-on ?

Madame DE CALVILLE.

Le Comte de Calville.

ORONTE.

Je vais marquer ſa mort du plus ſublime ſtile ;
Vous ſerez au Mercure avec diſtinction.

Madame DE CALVILLE.

Marquez y bien l'excès de mon affliction,
Comme une tourterelle à tout moment je pleure.
Si je me remarie, & que mon mari meure,
Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

ORONTE *seul.*

Que l'Auteur du Mercure a de fous sur les bras!
Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille,
Mon cœur impatient de rejoindre Cécile.——
Ciel! on vient mettre obstacle à mon empressement.

SCENE IV.

ORIANE, ORONTE, ELISE.

ORIANE.

Monsieur, vous allez faire un mauvais jugement,
Sans doute.

ORONTE.

Moi, Madame? En tout ce que vous faites,
Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes:
On découvre d'abord un merite si grand.—

ELISE.

Nous sçavons bien, Monsieur, que vous êtes galant.
On ne voit point d'écrits comparables au vôtres.
Que d'éloges charmans cousus les uns aux autres!
Vous louez avec grace, il le faut avouer.

ORONTE.

D'agréables objets son aisés à louer:
Vos manieres, votre air.—

ORIANE.

Brisons-là, je vous prie,
La louange affectée est une raillerie.
Tirez-nous seulement d'une grossiere erreur,
Qui me fait tous les jours brouiller avec ma sœur.
Si-tôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure.
C'est mon plaisir d'élite, & ma chere lecture;
Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu,
C'est qu'il est trop petit, & qu'on l'a trop tôt lu.
Mais un des plus charmans que l'on vous ait vu faire,
C'en est un où j'ai vu le grand art de se taire;
Art qui, pour notre sexe, est plein d'utilité,
Et dont ma sœur & moi nous avons profité.
Nous avons toutes deux purifié nos ames

D'un défaut qui, par tout, deshonore les femmes;
Et nous faiſons un vœu qui, ſans doute, tiendra,
De ne parler jamais que lorſqu'il le faudra.
N'eſt-il pas juſte auſſi que des femmes ſe taiſent?
Leurs diſcours éternels fatiguent & déplaiſent;
Tout ce qui leur échappe eſt de ſi peu de poids,
Qu'un ſilence modeſte eſt plus beau mille fois.
S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles,
Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles?
Je ſéche de chagrin lorſque j'entends cela.

ELISE.

Et qui pourroit tenir à ces ſottiſes-là?
Eſt-ce un ſi grand effort qu'être femme & ſe taire,
Qu'aucune autre que nous n'ait encore pu faire?
(Car ma ſœur, franchement, nous pourrions avouer,
N'étoit qu'il eſt honteux de vouloir ſe louer,
Que l'on ne voit que nous ſe faire violence,
Et trouver du plaiſir à garder le ſilence.)
Mais je ne comprends point par quelle injuſte loi
Vous prétendez, ma ſœur, vous mieux taire que moi.
Depuis ſix mois entiers que j'apprends à me taire,
J'ai fait, pour réuſſir, tout ce que j'ai pu faire;
Et dans ce grand deſſein, je vous ſuis d'aſſez près,
Pour devoir me flatter d'un ſemblable progrès:
Je conſens, comme vous, que Monſieur en décide.

ORONTE.

Moi, Meſdames?

ORIANE.

Monſieur, ſoyez Juge rigide.
Ma ſœur, me voilà prête à vous faire un aveu
Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu:
Que vous avez ſur vous un merveilleux empire,
Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;
Que le don de vous taire eſt l'effet de vos ſoins;
Mais avouez auſſi que je parle encor moins;
Si ce n'eſt par devoir, que ce ſoit par tendreſſe.

ELISE.

Sur tout autre ſujet vous ſeriez la maîtreſſe,
Ma ſœur; mais ſur cela, ne me demandez rien,
Je donnerois pour vous tout mon ſang, tout mon bien;
Mais je ne puis céler que la gloire m'eſt chere.
Eh! quelle gloire encor? Etre fille, & ſe taire;
Souffrez-moi votre égale, & par cette équité.—

ORIANE.

Non, ma ſœur je ne puis ſouffrir d'égalité.
Je parle moins que vous, j'en ſuis ſûre.

ELISE.

Au contraire,
Si vous en jugez bien, vous ſçavez moins vous taire.

ORIANE.

Je vous appris cet art. Sans moi, vous l'ignoriez.

ELISE.

Vous m'en avez appris plus que vous n'en ſçaviez.

ORIANE.

Monſieur eſt, ſur ce point, plus éclairé que d'autres;
Prions-le d'écouter mes raiſons & les vôtres.
Nous verrons ſur le champ notre doute eclairci.

ELISE.

J'en conjure Monſieur.

ORIANE.

Je l'en conjure auſſi.

ORONTE.

Je me fais un bonheur du deſir de vous plaire:
Mais comment, en parlant, montrer qu'on ſçait ſe taire?

ORIANE.

Ecoutez mes raiſons; & j'eſpere. —

ELISE.

Ma ſœur,
Qui parle la premiere a le plus de faveur.
Que dirai-je, après vous, ſur la même matiere?

ORIANE.

L'une de nous, ma ſœur, doit parler la premiere;
Et par mon droit d'aîneſſe, il me ſemble devoir. —

ELISE.

La qualité d'aînée eſt ici ſans pouvoir.

ORIANE.

Quittez l'opinion où cette erreur vous jette;
Une aînée, en tous lieux, parle avant ſa cadette.

ELISE.

Je ſçais bien qu'en tous lieux, & qu'en toute ſaiſon,
C'eſt un droit de l'aînée alors qu'elle a raiſon:
Mais ſi j'ai raiſon, moi, qu'ai-je à faire de l'âge?

ORIANE.

Apprenez que, ſur vous, j'ai ce double avantage:
Que l'âge & la raiſon ſont pour moi contre vous;
Et que votre ſottiſe excite mon courroux.
Vous croyez que par tout votre mérite brille. —

ELISE.

Ah! que par le babil vous êtes encor fille,
Ma ſœur! Et que cet art, que vous citez toujours,
A votre pétulence offre un foible ſecours!
Vous me traitez de ſotte; & par ce que vous faites,
Je vois qu'au lieu de moi, c'eſt vous-même qui l'êtes;

Et

Et cependant, ma fœur, quoique vous la foyez,
Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez.
Je fçais dans quel refpect la cadette doit être.

ORIANE

L'aînée entre nous deux eft aifée à connoître.
Vous avez quelque efprit, quelque rayon de feu,
Mais pour du jugement, vous en avez fi peu,
Qu'en voulant faire voir que vous fçavez vous taire;
Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELISE.

Monfieur en eft le Juge, il n'a qu'à prononcer.

ORIANE.

J'ai la bonté pour vous de ne l'en pas preffer.

ELISE.

Pour comble de bonté, faites-moi grace entiere;
Permettez qu'à Monfieur je parle la premiere.

ORIANE.

Vous, me faire l'affront de parler avant moi!
Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE.

Ni vous auffi, ma fœur, & j'en jure la mienne.
Je vous interromprai, fans que rien me retienne.

ORONTE *à Oriane.*

Madame. —

ORIANE.

Non, Monfieur, je veux le premier pas.

ORONTE *à Elife.*

Madame. —

ELISE.

Non, Monfieur, je n'en démordrai pas.

ORONTE *à Oriane.*

Si vous. —

ORIANE.

Je céderois à cette audacieufe!

ORONTE *à Elife.*

Croyez. —

ELISE.

J'obéirois à cette imperieufe!

ORONTE *à Oriane.*

Montrez-vous fon aînée, & confidérez bien. —

ORIANE.

Pour la faire enrager, je n'épargnerai rien.

ORONTE *à Elife*

Monttrez-vous fa cadette, & cherchez une voie. —

ELISE.

A la contrequarrer je mets toute ma joie,

ORONTE.

En vain, de vous juger, vous m'imposez la loi.
Que ſçais-je qui de deux parle le moins ?

Toutes deux enſemble.

C'eſt moi.

ORIANE.

*Et par bonnes raiſons, je m'en vais vous l'apprendre.

ELISE.

Et pour en être inſtruit, vous n'avez qu'à m'entendre.

ORIANE.

C'eſt moi qui, la premiere, ai formé le deſſein.

ELISE.

J'ai, pour les grands parleurs, conçu tant de dédain.

ORIANE.

De captiver ma langue, & d'être diſtinguée.

ELISE.

Que du moindre diſcours, j'ai l'ame fatiguée.

ORIANE.

Pour peu qu'on me { fréquente, on admire
ELISE. } cela.
regarde, on devine }

ORONTE.

Vous taiſez-vous ſouvent de cette façon-là ?
Tout franc, je ne vois goute en toutes vos manieres.

ORIANE.

Je ne vous croyois pas de ſi courtes }
ELISE. } lumieres.
C'eſt, pour un grand génie, avoir peu de }

ORIANE.

Pour juger qui de nous étoit digne du }
ELISE. } prix.
Vous ne deviez pas craindre en me donnant le }

ORIANE.

Je ne ſçais que vous ſeul qui peut s' }
ELISE. } être mépris.
Que l'on vous ſoupçonnât de vous }

Toutes deux.

Adieu, Monſieur.

* *A peine l'une donne-t-elle le tems d'achever à l'autre.*



SCENE IV.

ORONTE, *seul.*

MA foi, voilà deux sœurs bien foles!
Quel rapide torrent d'inutiles paroles,
Pour me persuader qu'elles ne parlent point !
Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ?
Et peut-on faire voir, par un trait plus sensible,
Qu'être fille & se taire est chose incompatible ?
A force de babil, elles m'ont enivré :
Mais enfin, par bonheur, m'en voilà délivré.
Holà, Merlin.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

MOnsieur.

ORONTE.

Mon cher Merlin, de grace,
Pendant quelques momens, occupe ici ma place.
Ma Cécile m'appelle auprès de ses appas.
Si l'on me vient chercher, dis que je n'y suis pas.

MERLIN, *seul.*

Je me passerois bien d'une pareille aubade ;
Mais que veut ce Soldat.

SCENE VI.

LA RISSOLE, MERLIN.

LA RISSOLE.

BOn jour, mon camarade ;
J'entre sans dire gare, & cherche à m'informer
Où demeure un Monsieur que je ne puis nommer.

Eſt-ce ici ?

MERLIN.

Quel homme eſt-ce ?

LA RISSOLLE.

Un bon vivant alaigre,
Qui n'eſt grand, ni petit, noir, ni blanc, gras ni maigre;
J'ai ſçu de ſon Libraire, où ſouvent je le vois,
Qu'il fait jetter en moule un livre tous les mois;
C'eſt un vrai Juif-errant, qui jamais ne repoſe.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît; voulez vous quelque choſe ?
L'homme que vous cherchez eſt mon maître.

LA RISSOLE.

Eſt-il là ?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler.

MERLIN.

Me voilà,
L'un vaut l'autre. Je tiens un regiſtre fidele,
Où, chaque heure du jour, j'écris quelque nouvelle :
Fable, Hiſtoire, Aventure; enfin, quoi que ce ſoit,
Par ordre alphabétique, eſt mis en ſon endroit.
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrois bien être dans le Mercure;
J'y ferois, que je crois, une bonne figure.
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le Roi la ſçavoit, j'en aurois de quoi vivre.
La guerre eſt un métier que je ſuis las de ſuivre.
Mon Capitaine, inſtruit du courage que j'ai,
Ne ſçauroit ſe réſoudre à me donner congé.
J'en enrage.

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience.

LA RISSOLE.

Mordié, je ne ſçaurois avoir ma ſubſiſtance.

MERLIN.

Il eſt vrai; le pauvre homme ! il fait compaſſion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous ſçaurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave ſur la mer, autant que ſur la terre;
J'étois ſur un Vaiſſeau quand Ruyter fut tué,
Et j'ai même, à ſa mort, le plus contribué;

Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce
Du canon, qui lui fit rendre l'ame par force.
Lui mort, les Hollandois souffrirent bien de mals !
On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN.

Il faut dire des maux, Vice-Amiraux, c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les Vice-Amiraux donc, ne pouvant plus nous mordre.
Nos coups, aux Ennemis, furent des coups fataux ;
Nous gagnames sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire fatals, & navals, c'est la regle.

LA RISSOLE.

Les Hollandois réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étoient inégals,
Firent prendre la fuite aux Vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire inégaux, principaux c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela, nous fumes à Palerme.
Les Bourgeois, à l'envi, nous firent des Regaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire Regals & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame,
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'ame,
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point navaux,
Ni fataux, ni Regaux, non plus que Carnavaux ;
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh ! Mordié, comment donc voulez-vous que je dise ?
Si vous me reprenez lorsque je dis des mals,
Inégals, principals, & des Vice-Amirals ;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre.
Je dis, fataux, navaux ; devez-vous me reprendre ?
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut,
Qui soufle tout ensemble & le froid & le chaud.

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier, dont le pluriel fait *aux* :
On dit, c'est mon *égal*, & ce sont mes *égaux*.
Par conséquent, on voit par cette regle seule. —

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaiſons de te caſſer la gueule.

MERLIN.

Vous ?

LA RISSOLE.

Oui, palſandié, moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout ;
Lorſqu'on veut me railler, je donne ſur la face.

MERLIN.

Et tu crois, au Mercure, occuper une place ?
Toi ? tu n'y ſeras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Mordié, je me bats l'œil du Mercure & de toi :
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton Maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être ;
Plus de mille Soldats en auroient acheté,
Pour voir en quel endroit la Riſſolle eût été ;
C'étoit argent comptant, j'en avois leur parole.
Adieu, Pays. C'eſt moi qu'on nomme la Riſſole ;
Ces bras te deviendront, ou fatals, ou fataux.

MERLIN.

Adieu, Guerrier fameux, par des combats navaux.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN.

ORONTE.

JE viens te relever, Cécile me l'ordonne.
N'as-tu rien à m'apprendre ? Eſt-il venu perſonne ?

MERLIN.

Un Soldat, dont j'ai ſçu les exploits éclatans :
Un brave homme.

SCENE II.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISANT.

PArdon, si j'ai mis si long-tems;
Mon cher Monsieur. Hé bien, vous sera-t-il facile
De faire des progrès sur le cœur de Cécile?

ORONTE.

Je ne puis en juger que suivant vos bontés;
Ce sont vos seuls desirs qui font ses volontés.

Mr. DE BOISLUISANT.

Si c'est moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

Merlin sort.

J'ai l'esprit éclairci touchant votre famille:
Mon devoir le vouloit je m'en suis acquitté,
Vous avez du mérite & de la qualité.
On m'a dit de quel sang vous avez reçu l'être;
Enfin, je suis content tout ce qu'on le peut être.
Si douze mille francs d'un revenu certain,
Qui doivent, de ma fille, accompagner la main.
Peuvent contribuer à vous la rendre chere,
Je serai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE.

Ah! Monsieur, quels devoirs m'accquitteront jamais.—

SCENE III.

CÉCILE, Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE,
LISETTE, MERLIN.

Mr. DE BOISLUISANT.

MA fille, vos desirs seront-ils satisfaits,
Si demain de Monsieur vous devenez la femme?
Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi! Madame,
Vous ne répondez rien? Que dois-je croire, hélas!

CÉCILE.

Si je vous haïssois, je ne me tairois pas.

M. DE BOISLUISANT.

C'eſt dire, en peu de mots, tout ce que je ſouhaite.

LISETTE, *à Cécile.*

Dites-moi, s'il vous plaît, que deviendra Liſette,
Madame ? Il me ſouvient qu'autrefois vous diſiez,
Quand on vous mariroit, que vous me maririez :
Vous allez devenir Madame le Mercure,
Pendant que je ſerai Liſette toute pure.
Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE.

Eh quoi ! te laſſes-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE.

Non, je ſuis toute à vous, & mon ſort tient au vôtre,
Mais je voudrois, Madame, être encor à quelqu'autre.
Tant qu'on demeure fille, on n'eſt point en repos ;
Et quoiqu'on ſoit ſuivante, on eſt de chair & d'os.
Un tronc ſemble maudit s'il n'en ſort quelque branche.
Et ſi Merlin penchoit du côté que je penche. —

MERLIN.

Tu me parois jolie, à parler tout de bon ;
Mais. —

LISETTE.

Quoi, mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon. —

LISETTE.

Je ne ſçais ſi mon air eſt fripon, ou modeſte ;
Mais juſqu'à ce moment, je te réponds du reſte.

Mr. DE BOISLUISANT.

Pour leur tendre la main dans un pas ſi gliſſant,
Je donne cent louis.

CÉCILE.

Et moi cent.

ORONTE.

Et moi cent.

MERLIN.

Trois cens louis ! Meſſieurs, je l'épouſe au plus vîte.
Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN.

Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE IV.

LE MARQUIS, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

Serviteur. Vous voyez un Marquis diſtingué,
Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué;
Du Mercure Galant, adorateur fidele,
J'ai fait un Air nouveau ſur la ſaiſon nouvelle:
Ah! je croyois parler à Monſieur Licidas.
Eſt-il là?

ORONTE.

Non, Monſieur, mais il n'importe pas;
Je tiens ici ſa place, & ſçais la tablature.

LE MARQUIS.

Tous les mois, de mes Airs, j'embellis le Mercure:
S'il a ce grand débit, dont chacun s'apperçoit,
A parler entre nous, c'eſt à moi qu'il le doit.
L'éclat que je lui donne en eſt la ſeule cauſe.

ORONTE.

Je crois vos Airs fort beaux, mais il faut autre choſe;
Qui ne veut que des Airs achete un Opéra.

LE MARQUIS.

Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra,
Que dans tout Phaëton, quelque bruit qu'on en faſſe,
On ne verra point d'air que celui-ci n'efface.
Vous vous y connoiſſez, & cela me ſuffit.
D'ailleurs, ce que je dis ne s'eſt point encor dit.
La route que je tiens eſt fraîchement tracée;
Tout y ſera nouveau juſques à la penſée;
Et comme c'eſt un Air à demi goguenard,
Je l'ai pris ſur un ton entre doux & hagard.
Je voudrois qu'en cet Art Madame fut congrue,
Il ſeroit mal-aiſé qu'elle n'eût l'ame émue.

CÉCILE.

Pour tous les Airs nouveaux j'ai de la paſſion;
Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS.

Je vous demande à tous une équitable oreille.

Il prélude, & dit enſuite ce vers.

Les paroles & l'air n'ont couté qu'une veille:

Il chante.

Tant que l'Hiver a duré,
Margot m'a fait la grimace;
Mon cœur n'a point murmuré
De voir le ſien tout de glace:
Mais le Printems de retour,
Elle doit changer de note,
Ou bien-tôt, avec la ſotte,
J'enverrai paître l'Amour.

Comment le trouvez-vous?

ORONTE.

Fort nouveau.

LE MARQUIS.

Je me pique
D'avoir dans l'Univers, peu d'égaux en Muſique.
Outre qu'avec plaiſir les tons ſont variés,
Les paroles & l'air ſont ſi bien mariés,
Qu'il ſemble qu'on ait fait, ſans préceptes frivoles,
Les paroles pour l'air, & l'air pour les paroles.
Vous faites tous des vœux pour un ſecond couplet,
J'en ſuis ſûr.

CÉCILE.

Le plaiſir en ſeroit plus complet.

LE MARQUIS.

Pour vous refuſer rien, je vous trouve trop belle.
Prêtez-moi, je vous prie, attention nouvelle.

Second couplet.

Avant le tems des frimats,
Dans une grotte champêtre,
De ſes plus charmans appas,
Elle me faiſoit le maître:
Mais je prétends dès ce jour
La ramener dans la grotte,
Où, bien-tôt, avec la ſotte,
J'enverrai paître l'Amour.

Hé bien, que vous en ſemble?

ORONTE.

Il eſt beau, je vous jure.

LE MARQUIS.

Il faut le faire entrer dans le premier Mercure.
Le tems preſſe.

ORONTE.

Il eſt vrai. L'avez-vous tout noté,
Monſieur?

LE MARQUIS

Aſſurément, & de plus, cacheté.

Il montre le paquet, & lit le deſſus.

A Monsieur Licidas, à son accoutumée,
Substitut de la Renommée.
Mon Air aura pour lui des appas éclatans.
Adieu, mon cher.

SCENE V.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE, CÉCILE, LISETTE MERLIN.

Mr. DE BOISLUISANT.
MOnsieur, ménageons ces instans.
Nous chanterions ici sur des meilleures notes
Avec des Conseillers, surnommés Gardes-notes.
ORONTE *à Merlin.*
Va chercher un Notaire, & reviens promptement.
Brigandeau paroît.
MERLIN.
J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.
ORONTE.
En robe?
MERLIN.
C'est ainsi qu'ils sont mis d'ordinaire:
Quand ils vont, d'un défunt, mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr. BRIGANDEAU, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE *à Brigandeau.*
NOus vous croyons Notaire. Il en faut un ici.
Mr. BRIGANDEAU.
Dieu m'en garde. Je suis Procureur, Dieu merci.
Et ma Communauté près de vous me députe.
La vertu d'ordinaire est ce qu'on persécute;
Et telle est aujourd'hui la licence des mœurs,
Que, des hommes de bien, comme des Procureurs,
Qui, de tant d'opprimés, embrassent la défense,
Ne sont pas à couvert contre la médisance:
Depuis que, dans le monde, Arlequin Procureur,

Pour un Corps si célebre, a donné tant d'horreur.
Mais ce n'est point, Monsieur, comme on se le figure,
De ceux du Châtelet, dont on fait la peinture:
Nous sçavons de l'Auteur, qui mit la piece au jour,
Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour;
Et ma Communauté, par ma voix vous conjure,
D'en instruire Paris dans le premier Mercure.
Mais, Monsieur, est-ce ici votre Procureur?

Mr. Sangsue paroît.

ORONTE.

Non.

Je ne le connois pas seulement.

Mr. BRIGANDEAU.

Tout de bon?

ORONTE.

Je n'impose jamais de la moindre sillabe.

Mr. BRIGANDEAU.

De tout le Parlement, c'est le plus grand Arabe.
Pour piller le Plaideur, lui seul en vaut un cent.

SCENE VII.

Mr. SANGSUE, Mr. BRIGANDEAU, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

Mr. SANGSUE *à Oronte.*

MOnsieur, votre très-humble, & très-obéissant.
Ma personne, je crois, ne vous est pas connue?

ORONTE.

Non Monsieur, par malheur.

Mr. SANGSUE.

Je me nomme Sangsue,

Procureur de la Cour pour vous servir.

ORONTE.

Monsieur,

Je vous rends, sur ce point, grace de tout mon cœur.

Mr. SANGSUE.

Sçavez-vous quel dessein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE.

Non, Monsieur.

Mr. SANGSUE.

En trois mots je m'en vais vous l'apprendre.

Voici le fait. En l'an six cens quatre-vingt deux,
Pour divertissement d'un Théatre fameux,

Contre les Procureurs on fit une Satyre,
Où presque tout Paris pensa pâmer de rire :
Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement,
Qu'il n'entend point toucher à ceux du Parlement ;
Et je viens tout exprès, pour braver l'imposture ;
Vous en demander acte en un coin du Mercure.
En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été ?
C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité :
Mais ceux qu'on a choisis méritent qu'on les berne ;
Ce sont des Procureurs d'un ordre subalterne,
Comme ceux des Consuls, du Châtelet—

Mr. BRIGANDEAU.

Tout beau,
Maître Sangsue, ou bien——

Mr. SANGSUE.

Quoi ! Maître Brigandeau,
Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr. BRIGANDEAU.

Sans doute.

Mr. SANGSUE.

Et moi, devant Monsieur, qui tous deux nous écoute,
Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

Mr. BRIGANDEAU.

Vous ?

Mr. SANGSUE.

Oui.

Mr. BRIGANDEAU.

Sauf correction, vous imposez.

ORONTE.

Tout doux ;
Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

Mr. SANGSUE.

Entrons dans le détail de la fripponnerie.
Souvent, au Châtelet, un même Procureur
Est pour le demandeur, & pour le défendeur.
Si quelqu'autre Partie a part à la querelle,
A la sourdine encore il occupe pour elle.

Mr. BRIGANDEAU.

Combien au Parlement, & des plus renommés,
Sont pour les Appellans & pour les Intimés !
Et sçavent les forcer par divers stratagêmes,
A se manger les os pour les ronger eux-mêmes ?

Mr. SANGSUE.

Et quand, dans cette Piece, on voit un Procureur,
Qui trouve le secret de voler un voleur,
Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire ?
C'étoit au Châtelet que pendoit cette affaire.

Mr. BRIGANDEAU.

Et quand un ſcélérat, qui l'eſt avec excès,
Moyenant penſion, éterniſe un procès,
De qui veut-on parler ? Dis-le moi, ſi tu l'oſes.
Ce n'eſt qu'au Parlement où ſont ces grandes cauſes.

Mr. SANGSUE.

Lorſque, d'un Chapelier, on attrape un chapeau,
Et que, d'un Pâtiſſier, on extorque un gateau,
Ne m'avoueras-tu pas, comme chacun l'avoue,
Que c'eſt un Procureur du Châtelet qu'on joue ?

Mr. BRIGANDEAU.

C'eſt à toi le premier à me faire un aveu,
Que ceux du Parlement ne prennent point ſi peu,
Et que leur main crochue à voler toujours prête,
Aime mieux écorcher que de tondre la bête.
Je vais, devant Monſieur, dire ce que j'en croi;
On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

Mr. SANGSUE.

Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg Saint Antoine,
Eſt-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ?
Ton pere étoit aveugle, & jouoit du hautbois.

Mr. BRIGANDEAU.

Et tes quatre maiſons du quartier Quinquampois,
A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ?
Du ſang de tes cliens elles ſont cimentées.
Il n'entre aucune pierre en leur conſtruction,
Qui ne te coûte au moins une vexation;
Et quand tu ſeras mort, ces honteux édifices
Publieront, après toi, toutes tes injuſtices.

Mr. SANGSUE.

Au mois de Juin dernier, un mémoire de fraix
Penſa, dans un cachot, te faire mettre au frais.
Tu l'avois fait monter à ſept cens trente livres;
Et ton papier volant, tel que tu le délivres,
Étant vu de Meſſieurs, trois des plus apparens,
Réduiſirent le tout à trente-quatre francs:
Encore, dirent-ils, que dans cette occurrence,
Ils te paſſoient cent ſous contre leur conſcience.

BRIGANDEAU.

Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu,
Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu ?
Tu pris qu'inze cens francs, dont on a tes quittances,
Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenſes.

ORONTE.

Eh! Meſſieurs, il ſied mal, lorſque vous diſputez,
De dire l'un de l'autre ainſi les vérités.
Pour rompre un entretien qui me fait de la peine,
Adieu. Je ſçais, Meſſieurs, quel deſſein vous amene.

Votre voyage ici n'aura pas été vain ;
Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr. SANGSUE.

Procureur de la Cour, j'entends qu'on me diſcerne
D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

ORONTE.

Je ferai mon devoir, je vous le promets.

Mr. SANGSUE.

Bon.

Mr. BRIGANDEAU.

Ne me confondez pas avec un tel fripon.
Tout Paris ſçait, Monſieur ; de quel air je m'acquitte—

ORONTE.

Je prétends vous traiter ſelon votre mérite;
Laiſſez-moi faire. Hé bien, vous avez tout oui?

Mr. DE BOISLUISANT.

On ſe plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui.
J'avois, à les entendre, une joie infinie.

SCENE VIII.

BEAUGENIE, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CECILE ; LISETTE.

BEAUGENIE.

SErviteur à l'illuſtre & belle Compagnie.
Je vois, au ſombre accueil, que je reçois de tous,
Que je n'ai pas honneur d'être connu de vous.

ORONTE.

Puis-je vous être utile, & vous rendre ſervice,
Monſieur ?

BEAUGENIE.

Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office ;
Je viens vous faire voir que j'ai quelque talent :
Je viens vous réciter un Ouvrage excellent.

ORONTE.

Qu'eſt-ce, Monſieur? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme ſi belle,
Quelle ſera du bruit dans plus d'une ruelle;
C'eſt un effort d'eſprit, mais ſi rempli d'attraits,
Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CÉCILE.

Écoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE.

L'Enigme que je dis causa tant de vacarme,
Fit verser tant de sang, ouvrir tant de tombeaux,
Des Monarques Thébains mit le Trône en lambeaux :
Et fut cause qu'Œdipe eut la douleur amere
De faire des enfans à Madame sa mere ;
Cette Enigme, en un mot, qui fit tant de fracas,
A celle que j'ai faite auroit cédé le pas.
Vous en allez juger ; mais je veux, par avance,
Que vous me promettiez d'être sans complaisance.
Ecoutez.

Je suis un invisible Corps,
Qui des bas lieux tire mon être ;
Et je n'ose faire connoître,
Ni qui je suis, ni d'où je sors.

Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'use d'adresse,
Et deviens femelle traîtresse,
De mâle que j'aurois été.

ORONTE.

Ces Vers-là me semblent bien tournés.

CECILE.

Je brûle de sçavoir ce que c'est.

BEAUGENIE.

Devinez.

CECILE.

Soit manque de lumiere, ou de bonne fortune.
Je n'ai pu, de ma vie, en deviner aucune.

BEAUGENIE.

Et Monsieur ?

Mr. DE BOISLUISANT.

Sur ce point, je demande quartier.
J'y rêverois gratis au moins un siécle entier.

BEAUGENIE.

Et vous, Monsieur ?

ORONTE.

Ma foi, je ne la puis comprendre.

BEAUGENIE.

Et vous ?

LISETTE.

Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre.
C'est du grimoire.

BEAUGENIE.

Enfin, vous ne l'entendez pas ?

CÉCILE.

Non. Qu'est-ce ?

BEAUGENIE.

C'eſt un vent échappé par en bas.
Vous vous regardez tous, & j'en ſçais bien la cauſe.
Tous ceux qui l'ont oui ont fait la même choſe.
Sur un ſujet ſi foible, un ouvrage ſi beau
Paroît, à tout le monde, un prodige nouveau.
Mais pour voir ſi les vers quadrent à la matiere,
Faiſons-en, vous & moi, l'anatomie entiere.
Je ſuis un inviſible Corps,
Qui des bas lieux tire mon être,
Et je n'oſe faire connoître,
Ni qui je ſuis, ni d'où je ſors.
Eſt-il rien de plus juſte, & de mieux rencontré?
Jamais, dans ſon ſujet, homme eſt-il mieux entré?
Il ſemble que ce vent ait de la connoiſſance,
Et qu'il n'oſe avouer ſon nom, ni ſa naiſſance.
Rien n'eſt plus ſingulier que cette énigme-là.

LISETTE.

Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

ORONTE.

Il n'eſt rien plus galant que votre Enigme.

BEAUGENIE.

Peſte.
Je le ſçais bien. Paſſons à l'examen du reſte.
Quand on m'ôte la liberté,
Pour m'échapper j'uſe d'adreſſe,
Et deviens femelle traîtreſſe,
De mâle que j'aurois été.
Jamais, dans une Enigme, a-t-on rien vu de tel?
Qu'eſt-il de plus coulant & de plus naturel?
Loin que ce que je dis bleſſe la vraiſemblance,
On en fait tous les jours la rude expérience.
Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas,
Peut-être à quelque mâle a fait paſſe le pas.
Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre.
J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre;
Et je ſuis étonné, quand je ſonge à cela,
Comment l'eſprit humain peut aller juſques-là.
Je vais recommencer.——

ORONTE.

Non, je vous en ſupplie;
Nous avons, de vos Vers, la mémoire remplie:
Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE.

La nature prudente eut ſoin d'en faire choix;
Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie,
Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.

Je vous laiſſe l'Enigme avec mon nom au bas :
Ornez-la d'un prélude, & vantez ſes appas.
Les Vers en ſont ſi beaux, la matiere ſi belle,
Que vous n'en direz rien qui ſoit au-deſſus d'elle.

ORONTE.

C'eſt aſſez : vos deſirs ſeront tous ſatisfaits.

BEAUGENIE.

Adieu. Je me retire, & je vous laiſſe en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

ORONTE.

PUiſqu'il nous laiſſe en paix, nous ne pouvons mieux faire
Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE.

Montre-moi ton amour par ton empreſſement.
Cours, vole.

Mr. DE BOISLUISANT.

Allons l'attendre en votre appartement :
Et conduiſons ſi bien cette heureuſe aventure,
Qu'elle faſſe du bruit dans le premier Mercure.

FIN.